

210/2  
1489

Johannes Grandidier

11 1734 1024

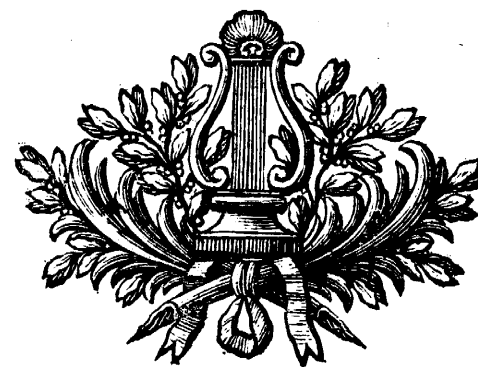
LES  
CONFESSIONS  
DE  
J. J. ROUSSEAU.

SECONDE PARTIE  
DES  
CONFESSIONS  
DE  
J. J. ROUSSEAU.

---

TOME QUATRIÈME.

---



*A GENÈVE.*

---

M. DCC. LXXXIX.





LES  
*CONFESSIONS*

DE

*J. J. ROUSSEAU.*

---

---

*SUITE DU LIVRE IX.*

---

---

TANT de chagrins, coup sur coup, me jetèrent dans un accablement qui ne me laissoit guères la force de reprendre l'empire de moi-même. Sans réponse de St. L.....t, négligé de Mde. d'H....., n'osant plus m'ouvrir à personne, je commençai de craindre qu'en faisant de l'amitié l'idôle de mon cœur, je

## 6 LES CONFESIONS.

n'eusse employé ma vie à sacrifier à des chimères. Epreuve faite, il ne restoit de toutes mes liaisons que deux hommes qui eussent conservé toute mon estime, & à qui mon cœur put donner sa confiance : Duclos, que depuis ma retraite à l'Hermitage, j'avois perdu de vue, & St. L.....t. Je crus ne pouvoir bien réparer mes torts envers ce dernier qu'en lui déchargeant mon cœur sans réserve, & je résolus de lui faire pleinement mes confessions en tout ce qui ne compromettrait pas sa maîtresse. Je ne doute pas que ce choix ne fut encore un piège de ma passion, pour me tenir plus rapproché d'elle ; mais il est certain que je me serois jeté dans les bras de son amant sans réserve, que je me serois mis pleinement sous sa conduite & que j'aurois poussé la franchise aussi loin

## LIVRE IX. 7

qu'elle pouvoit aller. J'étois prêt à lui écrire une seconde lettre à laquelle j'étois sûr qu'il auroit répondu, quand j'appris la triste cause de son silence sur la première. Il n'avoit pu soutenir jusqu'au bout les fatigues de cette campagne. Mde. D'.....y m'apprit qu'il venoit d'avoir une attaque de paralysie, & Mde. d'H....., que son affliction finit par rendre malade elle-même, & qui fut hors d'état de m'écrire sur le champ, me marqua deux ou trois jours après, de Paris où elle étoit alors, qu'il se faisoit porter à Aix-la-Chapelle pour y prendre les bains. Je ne dis pas que cette triste nouvelle m'affligea comme elle ; mais je doute que le serrement de cœur qu'elle me donna fut moins pénible que sa douleur & ses larmes. Le chagrin de le savoir dans cet état, augmenté par la

### 8 LES CONFESSIONS.

crainte que l'inquiétude n'eut contribué à l'y mettre, me toucha plus que tout ce qui m'étoit arrivé jusqu'alors, & je sentis cruellement qu'il me manquoit, dans ma propre estime, la force dont j'avois besoin pour supporter tant de déplaisir. Heureusement ce généreux ami ne me laissa pas long-temps dans cet accablement; il ne m'oublia pas, malgré son attaque, & je ne tardai pas d'apprendre par lui-même que j'avois trop mal jugé de ses sentimens & de son état. Mais il est temps d'en venir à la grande révolution de ma destinée, à la catastrophe qui a partagé ma vie en deux parties si différentes, & qui d'une bien légère cause, a tiré de si terribles effets.

Un jour que je ne songeois à rien moins, Mde. D'.....y m'envoya chercher. En entrant j'aperçus

### LIVRE IX. 9

dans ses yeux & dans toute sa contenance, un air de trouble dont je fus d'autant plus frappé, que cet air ne lui étoit point ordinaire, personne au monde ne sachant mieux qu'elle gouverner son visage & ses mouvemens. Mon ami, me dit-elle, je pars pour Genève; ma poitrine est en mauvais état, ma santé se délabre au point que toute chose cessante, il faut que j'aille voir & consulter Tronchin. Cette résolution si brusquement prise & à l'entrée de la mauvaise saison, m'étonna d'autant plus que je l'avois quittée, trente-fix heures auparavant, sans qu'il en fut question. Je lui demandai qui elle emmèneroit avec elle. Elle me dit qu'elle emmèneroit son fils avec M. de Linant; & puis elle ajouta négligemment; & vous, mon Ours, ne viendrez-vous pas aussi? Comme je ne crus

10 LES CONFESIONS.

pas qu'elle parlât sérieusement, sachant que dans la saison où nous entrions, j'étois à peine en état de sortir de ma chambre, je plaisantai sur l'utilité du cortège d'un malade pour un autre malade, elle parut elle-même n'en avoir pas fait tout de bon la proposition, & il n'en fut plus question. Nous ne parlâmes plus que des préparatifs de son voyage dont elle s'occupoit avec beaucoup de vivacité, étant résolue à partir dans quinze jours. Elle ne perdit rien à mon refus, ayant engagé son mari à l'accompagner.

Quelques jours après, je reçus de Diderot le billet que je vais transcrire. Ce billet seulement plié en deux, de manière que tout le dedans se lisoit sans peine, me fut adressé chez Mde. D'....y, & recommandé à M. de Linant, le gouverneur du fils & le confident de la mère.

LIVRE IX. II

*Billet de Diderot.*

„ Je suis fait pour vous aimer, &  
 „ pour vous donner du chagrin.  
 „ J'apprends que Mde. D'....y va à  
 „ Genève, & je n'entends point dire  
 „ que vous l'accompagniez. Mon  
 „ ami, content de Mde. D'....y il  
 „ faut partir avec elle : mécontent  
 „ il faut partir beaucoup plus vite.  
 „ Etes-vous surchargé du poids des  
 „ obligations que vous lui avez ?  
 „ voilà une occasion de vous acquit-  
 „ ter en partie & de vous soulager.  
 „ Trouverez-vous une autre occa-  
 „ sion dans votre vie de lui témoi-  
 „ gner votre reconnoissance ? Elle  
 „ va dans un pays où elle fera  
 „ comme tombée des nues. Elle est  
 „ malade : elle aura besoin d'amuse-  
 „ ment & de distraction. L'hiver !  
 „ voyez, mon ami. L'objection de  
 „ votre santé peut être beaucoup

„ plus forte que je ne la crois. Mais  
 „ êtes-vous plus mal aujourd'hui  
 „ que vous ne l'étiez il y a un mois,  
 „ & que vous ne le ferez au com-  
 „ mencement du printemps? Ferez-  
 „ vous dans trois mois d'ici le  
 „ voyage plus commodément qu'au-  
 „ jourd'hui? Pour moi je vous avoue  
 „ que si je ne pouvois supporter la  
 „ chaise, je prendrais un bâton &  
 „ je la suivrais. Et puis ne craignez-  
 „ vous point qu'on ne méinter-  
 „ prète votre conduite? On vous  
 „ soupçonnera ou d'ingratitude ou  
 „ d'un autre motif secret. Je fais  
 „ bien que quoique vous fassiez,  
 „ vous aurez toujours pour vous le  
 „ témoignage de votre conscience :  
 „ mais ce témoignage suffit-il seul,  
 „ & est-il permis de négliger jus-  
 „ qu'à certain point celui des autres  
 „ hommes ? Au reste, mon ami ,  
 „ c'est pour m'acquitter avec vous

„ & avec moi que je vous écris ce  
 „ billet. S'il vous déplaît, jetez-le  
 „ au feu, & qu'il n'en soit non plus  
 „ question que s'il n'eût jamais été  
 „ écrit. Je vous salue, vous aime,  
 „ & vous embrasse. „

Le tremblement de colère, l'é-  
 blouissement qui me gagnoient en  
 lisant ce billet, & qui me permi-  
 rent à peine de l'achever, ne  
 m'empêchèrent pas d'y remarquer  
 l'adresse avec laquelle Diderot y  
 y affectoit un ton plus doux, plus  
 caressant, plus honnête que dans  
 toutes ses autres lettres, dans les-  
 quelles il me traitoit tout au plus  
 de mon cher, sans daigner m'y don-  
 ner le nom d'ami. Je vis aisément  
 le ricochet par lequel me venoit ce  
 billet, dont la suscription, la forme  
 & la marche dévoient même assez  
 maladroitement le détour : car nous  
 nous écrivions ordinairement par

la poste ou par le messager de Montmorency, & ce fut la première & l'unique fois qu'il se servit de cette voie-là.

Quand le premier transport de mon indignation me permit d'écrire, je lui traçai précipitamment la réponse suivante, que je portai sur le champ, de l'Hermitage où j'étois pour lors, à la C.....e, pour la montrer à Mde. D'.....y, à qui dans mon aveugle colère je la voulus lire moi-même, ainsi que le billet de Diderot.

« Mon cher ami, vous ne pouvez  
 „ savoir ni la force des obligations  
 „ que je puis avoir à Mde. D'.....y,  
 „ ni jusqu'à quel point elles me  
 „ lient, ni si elle a réellement be-  
 „ soin de moi dans son voyage, ni  
 „ si elle désire que je l'accompagne,  
 „ ni s'il m'est possible de le faire,  
 „ ni les raisons que je puis avoir de

„ m'en abstenir. Je ne refuse pas  
 „ de discuter avec vous tous ces  
 „ points; mais, en attendant, con-  
 „ venez que me prescrire si affir-  
 „ mativement ce que je dois faire,  
 „ sans vous être mis en état d'en  
 „ juger, c'est, mon cher philoso-  
 „ phe, opiner en franc étourdi. Ce  
 „ que je vois de pis à cela, est que  
 „ votre avis ne vient pas de vous.  
 „ Outre que je suis peu d'humeur  
 „ à me laisser mener sous votre  
 „ nom par le tiers & le quart, je  
 „ trouve à ces ricochets certains  
 „ détours qui ne vont pas à votre  
 „ franchise, & dont vous ferez bien  
 „ pour vous & pour moi, de vous  
 „ abstenir désormais.

„ Vous craignez qu'on n'inter-  
 „ prète mal ma conduite; mais je  
 „ défie un cœur comme le vôtre  
 „ d'oser mal penser du mien. D'au-  
 „ tres peut-être parleroient mieux

„ de moi si je leur ressemblois davantage. Que Dieu me préserve  
 „ de me faire approuver d'eux ! Que  
 „ les méchans m'épient & m'interprètent, Rousseau n'est pas fait  
 „ pour les craindre, ni Diderot pour  
 „ les écouter.

„ Si votre billet m'a déplu, vous  
 „ voulez que je le jette au feu, &  
 „ qu'il n'en soit plus question. Pensez-vous qu'on oublie ainsi ce qui  
 „ vient de vous ? Mon cher, vous  
 „ faites aussi bon marché de mes  
 „ larmes dans les peines que vous  
 „ me donnez, que de ma vie & de  
 „ ma santé dans les soins que vous  
 „ m'exhortez à prendre. Si vous  
 „ pouviez vous corriger de cela,  
 „ votre amitié m'en feroit plus  
 „ douce, & j'en deviendrois moins  
 „ à plaindre „.

En entrant dans la chambre de  
 Mde. D'.....y, je trouvai G.... avec  
 elle,

elle, & j'en fus charmé. Je leur lus  
 à haute & claire voix mes deux  
 lettres avec une intrépidité dont  
 je ne me ferois pas cru capable, &  
 j'y ajoutai en finissant quelques  
 discours qui ne la démentoient pas.  
 A cette audace inattendue dans un  
 homme ordinairement craintif, je  
 les vis l'un & l'autre atterrés, abasourdis, ne répondant pas un mot ;  
 je vis surtout cet homme arrogant  
 baisser les yeux à terre, & n'oser  
 soutenir les étincelles de mes regards : mais dans le même instant,  
 au fond de son cœur, il juroit ma  
 perte, & je suis sûr qu'ils la concertèrent avant de se séparer.

Ce fut à-peu-près dans ce temps-là que je reçus enfin par Mde. d'H..... la réponse de St. L.....t, datée encore de Wolfenbutel, peu de jours après son accident, à ma lettre qui avoit tardé long-temps

en route. Cette réponse m'apporta des consolations, dont j'avois grand besoin dans ce moment-là, par les témoignages d'estime & d'amitié dont elle étoit pleine, & qui me donnèrent le courage & la force de les mériter. Dès ce moment, je fis mon devoir; mais il est constant que si St. L.....t se fut trouvé moins sensé, moins généreux, moins honnête-homme, j'étois perdu sans retour.

La saison devenoit mauvaise, & l'on commençoit à quitter la campagne. Mde. d'H..... me marqua le jour où elle comptoit venir faire ses adieux à la vallée, & me donna rendez-vous à Eaubonne. Ce jour se trouva par hasard le même où Mde. D'.....y quittoit la C.....e pour aller à Paris achever les préparatifs de son voyage. Heureusement elle partit le matin, & j'eus

le temps encore, en la quittant, d'aller dîner avec sa belle-sœur. J'avois la lettre de St. L.....t dans ma poche; je la relus plusieurs fois en marchant. Cette lettre me servit d'égide contre ma foiblesse. Je fis & tins la résolution de ne voir en Mde. d'H..... que mon amie & la maîtresse de mon ami; & je passai tête-à-tête avec elle quatre ou cinq heures dans un calme délicieux, préférable infiniment, même quant à la jouissance, à ces accès de fièvre ardente que, jusqu'alors, j'avois eu auprès d'elle. Comme elle favoit trop que mon cœur n'étoit pas changé, elle fut sensible aux efforts que j'avois fait pour me vaincre, elle m'en estima davantage, & j'eus le plaisir de voir que son amitié pour moi n'étoit point éteinte. Elle m'annonça le prochain retour de St. L.....t, qui, quoique assez bien



rétabli de son attaque, n'étoit plus en état de soutenir les fatigues de la guerre, & quittoit le service pour venir vivre paisiblement auprès d'elle. Nous formâmes le projet charmant d'une étroite société entre nous trois, & nous pouvions espérer que l'exécution de ce projet seroit durable, vu que tous les sentimens qui peuvent unir des cœurs sensibles & droits en faisoient la base, & que nous rassemblerions à nous trois assez de talens & de connoissances pour nous suffire à nous-mêmes, & n'avoir besoin d'aucun supplément étranger. Hélas ! en me livrant à l'espérance d'une si douce vie, je ne songeois guère à celle qui m'attendoit.

Nous parlâmes ensuite de ma situation présente avec M<sup>de</sup>. D'.....y. Je lui montrai la lettre de Diderot avec ma réponse; je lui détaillai tout

ce qui s'étoit passé à ce sujet, & je lui déclarai la résolution où j'étois de quitter l'Hermitage. Elle s'y opposa vivement, & par des raisons toutes-puissantes sur mon cœur. Elle me témoigna combien elle auroit désiré que j'eusse fait le voyage de Genève, prévoyant qu'on ne manqueroit pas de la compromettre dans mon refus; ce que la lettre de Diderot sembloit annoncer d'avance. Cependant, comme elle savoit mes raisons aussi bien que moi-même, elle n'insista pas sur cet article; mais elle me conjura d'éviter tout éclat à quelque prix que ce put être, & de pallier mon refus de raisons assez plausibles, pour éloigner l'injuste soupçon qu'elle put y avoir part. Je lui dis qu'elle ne m'imposoit pas une tâche aisée; mais que résolu d'expier mes torts au prix même de

22 LES CONFESSIONS.

ma réputation, je voulois donner la préférence à la sienne en tout ce que l'honneur me permettroit d'endurer. On connoîtra bientôt si j'ai su remplir cet engagement.

Je le puis jurer, loin que ma passion malheureuse eut rien perdu de sa force, je n'aimai jamais ma Sophie aussi vivement, aussi tendrement que je fis ce jour-là. Mais telle fut l'impression que firent sur moi la lettre de St. L.....t, le sentiment du devoir & l'horreur de la perfidie, que, durant toute cette entrevue, mes sens me laissèrent pleinement en paix auprès d'elle, & que je ne fus pas même tenté de lui baiser la main. En partant, elle m'embrassa devant ses gens. Ce baiser, si différent de ceux que je lui avois dérobés quelquefois sous les feuillages, me fut garant que j'avois repris l'empire de moi-

LIVRE IX. 23

même : je suis presque assuré que si mon cœur avoit eu le temps de se raffermir dans le calme, il ne me falloit pas trois mois pour être guéri radicalement.

Ici finissent mes liaisons personnelles avec Mde. d'H..... Liaisons dont chacun a pu juger sur les apparences, selon les dispositions de son propre cœur, mais dans lesquelles la passion que m'inspira cette aimable femme, passion la plus vive peut-être qu'aucun homme ait jamais sentie, s'honorera toujours entre le ciel & nous des rares & pénibles sacrifices faits par tous deux au devoir, à l'honneur, à l'amour & à l'amitié. Nous étions trop élevés aux yeux l'un de l'autre pour pouvoir nous avilir aisément. Il faudroit être indigne de toute estime pour se résoudre à en perdre une de si haut prix, & l'é-

24 LES CONFESSIONS.

nergie même des sentimens qui pouvoient nous rendre coupables, fut ce qui nous empêcha de le devenir.

C'est ainsi qu'après une si longue amitié pour l'une de ces deux femmes, & un si vif amour pour l'autre, je leur fis séparément mes adieux en un même jour, à l'une pour ne la revoir de ma vie, à l'autre pour ne la revoir que deux fois dans les occasions que je dirai ci-après.

Après leur départ je me trouvai dans un grand embarras pour remplir tant de devoirs pressans & contradictoires, suites de mes imprudences, si j'eusse été dans mon état naturel, après la proposition & le refus de ce voyage de Genève, je n'avois qu'à rester tranquille & tout étoit dit. Mais j'en avois sottement fait une affaire qui ne pouvoit rester

LIVRE IX. 25

dans l'état où elle étoit, & je ne pouvois me dispenser de toute ultérieure explication qu'en quittant l'Hermitage, ce que je venois de promettre à Mde. d'H..... de ne pas faire, au moins pour le moment présent. De plus, elle avoit exigé que j'excusasse auprès de mes solidifans amis, le refus de ce voyage, afin qu'on ne lui imputât pas ce refus. Cependant je n'en pouvois alléguer la véritable cause, sans outrager Mde. D'.....y, à qui je devois certainement de la reconnaissance après tout ce qu'elle avoit fait pour moi. Tout bien considéré, je me trouvai dans la dure mais indispensable alternative, de manquer à Mde. D'.....y, à Mde. d'H....., ou à moi-même, & je pris le dernier parti. Je le pris hautement, pleinement, sans tergiverser, & avec une générosité digne

26 LES CONFESSIONS.

assurément de laver les fautes qui m'avoient réduit à cette extrémité. Ce sacrifice, dont mes ennemis ont su tirer parti, & qu'ils attendoient peut-être, a fait la ruine de ma réputation, & m'a ôté par leurs soins l'estime publique; mais il m'a rendu la mienne, & ma consolé dans mes malheurs. Ce n'est pas la dernière fois, comme on verra, que j'ai fait de pareils sacrifices, ni la dernière aussi qu'on s'en est prévalu pour m'accabler.

G.... étoit le seul qui parut n'avoir pris aucune part dans cette affaire; ce fut à lui que je résolus de m'adresser. Je lui écrivis une longue lettre, dans laquelle j'exposai le ridicule de vouloir me faire un devoir de ce voyage de Genève, l'inutilité, l'embarras même dont j'y aurois été à Mde. D'....y, & les inconvéniens qu'il en auroit

LIVRE IX. 27

résulté pour moi-même. Je ne résistai pas dans cette lettre à la tentation de lui laisser voir que j'étois instruit, & qu'il me paroîssoit singulier qu'on prétendît que c'étoit à moi de faire ce voyage, tandis que lui-même s'en dispensoit, & qu'on ne faisoit pas mention de lui. Cette lettre, où faute de pouvoir dire nettement mes raisons, je fus forcé de battre souvent la campagne, m'auroit donné dans le public l'apparence de bien des torts; mais elle étoit un exemple de retenue & de discrétion pour les gens qui, comme G.... étoient au fait des choses que j'y taisois & qui justifioient pleinement ma conduite. Je ne craignis pas même de mettre un préjugé de plus contre moi en prêtant l'avis de Diderot à mes autres amis, pour insinuer que Mde. d'H.,..... avoit pensé de même,

28 LES CONFESIONS.

comme il étoit vrai, & taisant que, sur mes raisons, elle avoit changé d'avis, je ne pouvois mieux la disculper du soupçon de conniver avec moi, qu'en paroissant sur ce point mécontent d'elle.

Cette lettre finissoit par un acte de confiance dont tout autre homme auroit été touché; car en exhortant G.... à peser mes raisons & à me marquer après cela son avis, je lui marquois que cet avis seroit suivi, quel qu'il put être, & c'étoit mon intention, eut-il même opiné pour mon départ; car M. D'.....y s'étant fait le conducteur de sa femme dans ce voyage, le mien prenoit alors un coup-d'œil tout différent : au lieu que c'étoit moi d'abord qu'on voulut charger de cet emploi, & qu'il ne fut question de lui qu'après mon refus.

La réponse de G.... se fit atten-

LIVRE IX. 29

dre; elle fut singulière, je vais la transcrire ici.

„ Le départ de Mde. D'.....y est  
 „ réculé; son fils est malade, il faut  
 „ attendre qu'il soit rétabli. Je ré-  
 „ vrai à votre lettre. Tenez-vous  
 „ tranquille à votre Hermitage. Je  
 „ vous ferai passer mon avis à temps.  
 „ Comme elle ne partira sûrement  
 „ pas de quelques jours, rien ne  
 „ presse. En attendant, si vous le  
 „ jugez à propos, vous pouvez lui  
 „ faire vos offres, quoique cela me  
 „ paroisse encore assez égal. Car,  
 „ connoissant votre position aussi  
 „ bien que vous-même, je ne doute  
 „ point qu'elle ne réponde à vos  
 „ offres comme elle doit, & tout  
 „ ce que je vois à gagner à cela,  
 „ c'est que vous pourrez dire à ceux  
 „ qui vous pressent, que si vous  
 „ n'avez pas été, ce n'est pas faute  
 „ de vous être offert. Au reste je ne

30 LES CONFESSIONS.

„ vois pas pourquoi vous voulez  
 „ absolument que le philosophe soit  
 „ le porte-voix de tout le monde ,  
 „ & parce que son avis est que vous  
 „ partiez , pourquoi vous imaginez  
 „ que tous vos amis prétendent la  
 „ même chose. Si vous écrivez à  
 „ Mde. D'.....y , sa réponse peut  
 „ vous servir de réplique à tous ces  
 „ amis , puisqu'il vous tient tant au  
 „ cœur de leur répliquer. Adieu ,  
 „ je salue Mde. le Vasseur & le  
 „ Criminel (\*).

Frappé d'étonnement en lisant cette lettre , je cherchois avec inquiétude ce qu'elle pouvoit signifier , & je ne trouvois rien. Comment ! au lieu de me répondre avec simplicité sur la mienne , il prend

(\*) M. Le Vasseur , que sa femme menoit un peu rudement , appeloit le *Lieutenant criminel*. M. G.... donnoit par plaisanterie le même nom à la fille , & pour abrégé , il lui plut d'en retrancher le premier mot.

LIVRE IX. 31

du temps pour y rêver , comme si celui qu'il avoit déjà pris ne lui avoit pas suffi. Il m'avertit même de la suspension dans laquelle il me veut tenir , comme s'il s'agissoit d'un profond problème à résoudre , ou comme s'il importoit à ses vues de m'ôter tout moyen de pénétrer son sentiment jusqu'au moment qu'il voudroit me le déclarer. Que signifient donc ces précautions , ces retardemens , ces mystères ? Est-ce ainsi qu'on répond à la confiance ? Cette allure est-elle celle de la droiture & de la bonne foi ? Je cherchois en vain quelque interprétation favorable à cette conduite ; je n'en trouvois point. Quelque fut son dessein , s'il m'étoit contraire , sa position en facilitoit l'exécution , sans que par la mienne il me fut possible d'y mettre obstacle. En faveur dans la maison d'un grand

prince, répandu dans le monde, donnant le ton à nos communes sociétés, dont il étoit l'oracle, il pouvoit avec son adresse ordinaire disposer à son aise toutes ses machines, & moi, seul dans mon Hermitage, loin de tout, sans avis de personne, sans aucune communication, je n'avois d'autre parti que d'attendre & rester en paix; seulement j'écrivis à Mde. D'....y sur la maladie de son fils, une lettre aussi honnête qu'elle pouvoit l'être, mais où je ne donnai pas dans le piège de lui offrir de partir avec elle.

Après des siècles d'attente dans la cruelle incertitude où cet homme barbare m'avoit plongé, j'appris au bout de huit ou dix jours que Mde. D'.....y étoit partie, & je reçus de lui une seconde lettre. Elle n'étoit que de sept à huit lignes que je n'achevai pas de lire.....

C'étoit

C'étoit une rupture, mais dans des termes tels que la plus infernale haine les peut dicter, & qui même devenoient bêtes à force de vouloir être offensans. Il me défendoit sa présence comme il m'auroit défendu ses états. Il ne manquoit à sa lettre, pour faire rire, que d'être lue avec plus de sang-froid. Sans la transcrire, sans même en achever la lecture, je la lui renvoyai sur le champ avec celle-ci.

„ Je me refusois à ma juste dé-  
„ fiance; j'achève trop tard de vous  
„ connoître.

„ Voilà donc la lettre que vous  
„ vous êtes donné le loisir de mé-  
„ diter; je vous la renvoie, elle  
„ n'est pas pour moi. Vous pouvez  
„ montrer la mienne à toute la terre,  
„ & me haïr ouvertement; ce sera  
„ de votre part une fausseté de  
„ moins. „

*Tome IV.*

C

34 LES CONFESSIONS.

Ce que je lui disois, qu'il pouvoit montrer ma précédente lettre, se rapportoit à un article de la sienne sur lequel on pourra juger de la profonde adresse qu'il mit à toute cette affaire.

J'ai dit que pour gens qui n'étoient pas au fait, ma lettre pouvoit donner sur moi bien des prises. Il le vit avec joie; mais comment se prévaloir de cet avantage sans se compromettre? En montrant cette lettre, il s'exposoit au reproche d'abuser de la confiance de son ami.

Pour sortir de cet embarras, il imagina de rompre avec moi de la façon la plus piquante qu'il fut possible, & de me faire valoir dans sa lettre la grâce qu'il me faisoit de ne pas montrer la mienne. Il étoit bien sûr que dans l'indignation de ma colère, je me refuserois à sa feinte discrétion, & lui permettrois

LIVRE IX. 35

de montrer ma lettre à tout le monde: c'étoit précisément ce qu'il vouloit, & tout arriva comme il avoit arrangé. Il fit courir ma lettre dans tout Paris avec des commentaires de sa façon, qui, pourtant, n'eurent pas tout le succès qu'il s'en étoit promis. On ne trouva pas que la permission de montrer ma lettre qu'il avoit su m'extorquer, l'exemptât du blâme de m'avoir si légèrement pris au mot pour me nuire. On demandoit toujours quels torts personnels j'avois avec lui, pour autoriser une si violente haine. Enfin l'on trouvoit que, quand j'aurois eu de tels torts qui l'auroient obligé de rompre, l'amitié, même éteinte, avoit encore des droits qu'il auroit dû respecter. Mais malheureusement Paris est frivole, ces remarques du moment s'oublient; l'absent infortuné se néglige, l'hom-



me qui prospère en impose par sa présence, le jeu de l'intrigue & de la méchanceté se soutient, se renouvelle, & bientôt son effet sans cesse renaissant, efface tout ce qui l'a précédé.

Voilà comment, après m'avoir si long-temps trompé, cet homme enfin quitta pour moi son masque, persuadé que dans l'état où il avoit amené les choses, il cessoit d'en avoir besoin. Soulagé de la crainte d'être injuste envers ce misérable, je l'abandonnai à son propre cœur, & cessai de penser à lui. Huit jours après avoir reçu cette lettre, je reçus de Mde. D'.....y sa réponse, datée de Genève, à ma précédente. Je compris au ton qu'elle y prenoit pour la première fois de sa vie, que l'un & l'autre, comptant sur le succès de leurs mesures, agissoient de concert, & que, me regardant comme

un homme perdu sans ressource, ils se livroient désormais sans risque au plaisir d'achever de m'écraser.

Mon état, en effet, étoit des plus déplorables. Je voyois s'éloigner de moi tous mes amis, sans qu'il me fût possible de savoir ni comment ni pourquoi. Diderot qui se vantoit de me rester, de me rester seul, & qui depuis trois mois me promettoit une visite, ne venoit point. L'hiver commençoit à se faire sentir, & avec lui les atteintes de mes maux habituels. Mon tempérament, quoique vigoureux, n'avoit pu soutenir les combats de tant de passions contraires. J'étois dans un épuisement qui ne me laissoit ni force ni courage pour résister à rien ; quand mes engagemens, quand les continues représentations de Diderot & de Mde. d'H..... m'auroient permis en ce moment de quitter l'Her-

38 LES CONFESSIONS.

mitage, je ne savois ni où aller ni comment me traîner. Je restois immobile & stupide, sans pouvoir agir ni penser. La seule idée d'un pas à faire, d'une lettre à écrire, d'un mot à dire, me faisoit frémir. Je ne pouvois cependant laisser la lettre de Mde. D'....y sans réplique, à moins de m'avouer digne des traitemens dont elle & son ami m'accabloient. Je pris le parti de lui notifier mes sentimens & mes résolutions, ne doutant pas un moment que par humanité, par générosité, par bienfaisance, par les bons sentimens que j'avois cru voir en elle, malgré les mauvais, elle ne s'empresât d'y souscrire. Voici ma lettre.

*A l'Hermitage, le 23 Novembre 1757.*

„ Si l'on mouroit de douleur, je  
„ ne serois pas en vie. Mais enfin,  
„ j'ai pris mon parti. L'amitié est

LIVRE IX. 39

„ éteinte entre nous, Madame; mais  
„ celle qui n'est plus, garde encore  
„ des droits que je fais respecter. Je  
„ n'ai point oublié vos bontés pour  
„ moi, & vous pouvez compter de  
„ ma part sur toute la reconnois-  
„ sance qu'on peut avoir pour quel-  
„ qu'un qu'on ne doit plus aimer.  
„ Toute autre explication seroit  
„ inutile : j'ai pour moi ma con-  
„ science, & vous renvoie à la vôtre.  
„ J'ai voulu quitter l'Hermitage,  
„ & je le devois. Mais on prétend  
„ qu'il faut que j'y reste jusqu'au  
„ printemps, & puisque mes amis  
„ le veulent, j'y resterai jusqu'au  
„ printemps, si vous y consentez. „

Cette lettre écrite & partie, je ne pensai plus qu'à me tranquilliser à l'Hermitage, en y soignant ma santé; tâchant de recouvrer des forces & de prendre des mesures pour en sortir au printemps sans

bruit & sans afficher une rupture. Mais ce n'étoit pas là le compte de M. G.... & de Mde. D'....y, comme on verra dans un moment.

Quelques jours après, j'eus enfin le plaisir de recevoir de Diderot cette visite si souvent promise & manquée. Elle ne pouvoit venir plus à propos ; c'étoit mon plus ancien ami ; c'étoit presque le seul qui me restât : on peut juger du plaisir que j'eus à le voir dans ces circonstances. J'avois le cœur plein, je l'épanchai dans le sien. Je l'éclairai sur beaucoup de faits qu'on lui avoit tus, déguisés ou supposés. Je lui appris de tout ce qui s'étoit passé, ce qu'il m'étoit permis de lui dire. Je n'affectai point de lui taire ce qu'il ne savoit que trop, qu'un amour aussi malheureux qu'insensé avoit été l'instrument de ma perte ; mais je ne convins jamais

que Mde. d'H..... en fut instruite, ou du moins que je le lui eusse déclaré. Je lui parlai des indignes manœuvres de Mde. D'....y pour surprendre les lettres très-innocentes que sa belle-sœur m'écrivait. Je voulus qu'il apprit ces détails de la bouche même des personnes qu'elle avoit tenté de séduire. Thérèse le lui fit exactement : mais que devins-je quand ce fut le tour de la mère, & que je l'entendis déclarer & soutenir que rien de cela n'étoit à sa connoissance ? Ce furent ses termes, & jamais elle ne s'en départit. Il n'y avoit pas quatre jours qu'elle m'en avoit répété le récit à moi-même, & elle me dément en face de mon ami. Ce trait me parut décisif, & je sentis alors vivement mon imprudence d'avoir gardé si long-temps une pareille femme auprès de moi. Je

42 LES CONFESSIONS.

ne m'étendis point en invectives contre elle ; à peine daignai-je lui dire quelques mots de mépris. Je sentis ce que je devois à la fille dont l'inébranlable droiture contrastoit avec l'indigne lâcheté de la mère. Mais dès-lors mon parti fut pris sur le compte de la vieille , & je n'attendis que le moment de l'exécuter.

Ce moment vint plutôt que je ne l'avois attendu. Le 10 Décembre, je reçus de Mde. D'.....y réponse à ma précédente lettre. En voici le contenu.

*A Genève , le premier Décembre 1757.*

„ Après vous avoir donné , pen-  
„ dant plusieurs années, toutes les  
„ marques possibles d'amitié & d'in-  
„ térêt, il ne me reste qu'à vous  
„ plaindre. Vous êtes bien malheu-  
„ reux. Je désire que votre conf-

LIVRE IX. 43

„ science soit aussi tranquille que la  
„ mienne. Cela pourroit être néces-  
„ faire au repos de votre vie.

„ Puisque vous vouliez quitter  
„ l'Hermitage & que vous le de-  
„ viez, je suis étonnée que vos amis  
„ vous aient retenu. Pour moi je  
„ ne consulte point les miens sur  
„ mes devoirs, & je n'ai plus rien  
„ à vous dire sur les vôtres. „

Un congé si imprévu, mais si nettement prononcé, ne me laissa pas un instant à balancer. Il falloit sortir sur le champ quelque temps qu'il fût, en quelque état que je fusse, dussai-je coucher dans les bois & sur la neige, dont la terre étoit alors couverte, & quoique put dire & faire Mde. d'H..... ; car je voulois bien lui complaire en tout, mais non pas jusqu'à l'infamie.

Je me trouvai dans le plus terrible embarras où j'aie été de mes

jours ; mais ma résolution étoit prise , je jurai , quoiqu'il arrivât , de ne pas coucher à l'Hermitage le huitième jour. Je me mis en devoir de fortir mes effets , déterminé à les laisser en plein champ plutôt que de ne pas donner les clefs dans la huitaine : car je voulois surtout que tout fut fait avant qu'on put écrire à Genève & recevoir réponse. J'étois d'un courage que je ne m'étois jamais senti : toutes mes forces étoient revenues. L'honneur & l'indignation m'en rendirent , sur lesquelles Mde. D'.....y n'avoit pas compté. La fortune aida mon audace. M. Mathas , procureur-fiscal de M. le prince de Condé , entendit parler de mon embarras. Il me fit offrir une petite maison qu'il avoit à son jardin de Mont-Louis à Montmorenci. J'acceptai avec empressement & reconnoissance. Le mar-

ché fut bientôt fait ; je fis en hâte acheter quelques meubles , avec ceux que j'avois déjà , pour nous coucher Thérèse & moi. Je fis charrier mes effets à grand peine & à grands frais : malgré la glace & la neige , mon déménagement fut fait dans deux jours , & le quinze Décembre je rendis les clefs de l'Hermitage , après avoir payé les gages du jardinier , ne pouvant payer mon loyer.

Quant à Mde. le Vasseur , je lui déclarai qu'il falloit nous séparer ; sa fille voulut m'ébranler , je fus inflexible. Je la fis partir pour Paris dans la voiture du messager , avec tous les effets & meubles que sa fille & elle avoient en commun. Je lui donnai quelque argent , & je m'engageai à lui payer son loyer chez ses enfans ou ailleurs , à pourvoir à sa subsistance autant qu'il me

46 LES CONFESSIONS.

seroit possible, & à ne jamais la laisser manquer de pain, tant que j'en aurois moi-même.

Enfin le sur-lendemain de mon arrivée à Mont-Louis, j'écrivis à Mde. D'.....y la lettre suivante.

*A Montmorenci le 17 Décembre 1757.*

« Rien n'est si simple & si nécessaire, Madame, que de déloger  
 „ de votre maison, quand vous n'ap-  
 „ prouvez pas que j'y reste. Sur  
 „ votre refus de consentir que je  
 „ passasse à l'Hermitage le reste de  
 „ l'hiver, je l'ai donc quitté le  
 „ quinze Décembre. Ma destinée  
 „ étoit d'y entrer malgré moi & d'en  
 „ sortir de même. Je vous remercie  
 „ du séjour que vous m'avez en-  
 „ gagé d'y faire, & je vous en re-  
 „ mercierois davantage si je l'avois  
 „ payé moins cher. Au reste, vous  
 „ avez raison de me croire malheu-

LIVRE IX. 47

„ reux; personne au monde ne fait  
 „ mieux que vous combien je dois  
 „ l'être. Si c'est un malheur de se  
 „ tromper sur le choix de ses amis,  
 „ c'en est un autre non moins cruel  
 „ de revenir d'une erreur si douce.»

Tel est le narré fidelle de ma demeure à l'Hermitage, & des raisons qui m'en ont fait sortir. Je n'ai pu couper ce récit, & il importoit de le suivre avec la plus grande exactitude: cette époque de ma vie ayant eu sur la suite une influence qui s'étendra jusqu'à mon dernier souvenir.

*Fin du neuvième Livre.*

---

---

LES  
*CONFESSIONS*  
DE  
*J. J. ROUSSEAU.*

---

---

*LIVRE DIXIÈME.*

---

---

LA force extraordinaire qu'une effervescence passagère m'avoit donnée pour quitter l'Hermitage, m'abandonna sitôt que j'en fus dehors. A peine fus-je établi dans ma nouvelle demeure, que de vives & fréquentes attaques de mes rétentions se compliquèrent avec l'incommodité nouvelle d'une hernie qui me tourmentoit depuis quelque temps, sans que je fusse que c'en étoit une. Je tombai bientôt dans les plus

LIVRE X. 49  
plus cruels accidens. Le médecin Thyerri, mon ancien ami, vint me voir & m'éclaira sur mon état. Tout l'appareil des infirmités de l'âge rassemblé autour de moi, me fit durement sentir qu'on n'a plus le cœur jeune impunément, quand le corps a cessé de l'être. La belle saison ne me rendit point mes forces, & je passai toute l'année 1758 dans un état de langueur, qui me fit croire que je touchois à la fin de ma carrière. Jen voyois approcher le terme avec une sorte d'empressement. Revenu des chimères de l'amitié, détaché de tout ce qui m'avoit fait aimer la vie, je n'y voyois plus rien qui pût me la rendre agréable : je n'y voyois plus que des maux & des misères qui m'empêchoient de jouir de moi. J'aspirois au moment d'être libre & d'échapper à mes ennemis. Mais

*Tome IV.* D

reprenons le fil des événemens.

Il paroît que ma retraite à Montmorency déconcerta Mde. D'....y : vraisemblablement elle ne s'y étoit pas attendue. Mon triste état, la rigueur de la saison, l'abandon général où je me trouvois, tout leur faisoit croire à G.... & à elle, qu'en me pouffant à la dernière extrémité, ils me réduiroient à crier merci, & à m'avilir aux dernières bassesses pour être laissé dans l'asyle dont l'honneur m'ordonnoit de fortir. Je délogeai si brusquement qu'ils n'eurent pas le temps de prévenir le coup, & il ne leur resta plus que le choix de jouer à quitte ou double, & d'achever de me perdre, ou de tâcher de me ramener. G.... prit le premier parti, mais je crois que Mde. D'....y eut préféré l'autre, & j'en juge par sa réponse à ma dernière lettre, où elle radoucît beau-

coup le ton qu'elle avoit pris dans les précédentes, & où elle sembloit ouvrir la porte à un raccommodement. Le long retard de cette réponse, qu'elle me fit attendre un mois entier, indique assez l'embarras où elle se trouvoit pour lui donner un tour convenable, & les délibérations dont elle la fit précéder. Elle ne pouvoit s'avancer plus loin sans se commettre : mais après ses lettres précédentes & après ma brusque sortie de sa maison, l'on ne peut qu'être frappé du soin qu'elle prend dans cette lettre, de n'y pas laisser glisser un seul mot déobligeant. Je vais la transcrire en entier, afin qu'on en juge.

*A Genève le 17 Janvier 1758.*

„ Je n'ai reçu votre lettre du 17  
„ décembre, Monsieur, qu'hier. On  
„ me l'a envoyée dans une caisse



„ remplie de différentes choses ,  
 „ qui a été tout ce temps en che-  
 „ min. Je ne répondrai qu'à l'apof-  
 „ tillé ; quant à la lettre , je ne l'en-  
 „ tends pas bien ; & si nous étions  
 „ dans le cas de nous expliquer , je  
 „ voudrois bien mettre tout ce qui  
 „ s'est passé sur le compte d'un mal-  
 „ entendu. Je reviens à l'apostille.  
 „ Vous pouvez vous rappeler, Mon-  
 „ sieur, que nous étions convenus  
 „ que les gages du jardinier de l'Her-  
 „ mitage passeroient par vos mains ,  
 „ pour lui mieux faire sentir qu'il  
 „ dépendoit de vous , & pour éviter  
 „ des scènes aussi ridicules & indé-  
 „ centes , qu'en avoit fait son pré-  
 „ décesseur. La preuve en est que  
 „ les premiers quartiers de ses gages  
 „ vous ont été remis , & que j'étois  
 „ convenue avec vous , peu de jours  
 „ avant mon départ , de vous faire  
 „ rembourser vos avances. Je fais que

„ vous en fîtes d'abord difficulté :  
 „ mais ces avances , je vous avois  
 „ prié de les faire ; il étoit simple  
 „ de m'acquitter , & nous en con-  
 „ vînmes. Cahouet m'a marqué que  
 „ vous n'avez point voulu recevoir  
 „ cet argent. Il y a assurément du  
 „ qui-pro-quo là-dedans. Je donne  
 „ ordre qu'on vous le reporte , &  
 „ je ne vois pas pourquoi vous vou-  
 „ driez payer mon jardinier , mal-  
 „ gré nos conventions & au-delà  
 „ même du terme que vous avez  
 „ habité l'Hermitage. Je compte  
 „ donc , Monsieur , que vous rap-  
 „ pelant tout ce que j'ai l'honneur  
 „ de vous dire , vous ne refuserez  
 „ pas d'être remboursé de l'avance  
 „ que vous avez bien voulu faire  
 „ pour moi. „

Après tout ce qui s'étoit passé ,  
 ne pouvant plus prendre de con-  
 fiance en Mde. D'....y , je ne vou-

lus point renouer avec elle ; je ne répondis point à cette lettre, & notre correspondance finit là. Voyant mon parti pris, elle prit le sien, & entrant alors dans toutes les vues de G.... & de la cotterie H.....e, elle unit ses efforts aux leurs pour me couler à fond. Tandis qu'ils travailloient à Paris, elle travailloit à Genève. G.... qui, dans la fuite alla l'y joindre, acheva ce qu'elle avoit commencé. T....., qu'ils n'eurent pas de peine à gagner, les seconda puissamment, & devint le plus furieux de mes persécuteurs, sans avoir jamais eu de moi, non plus que G...., le moindre sujet de plainte. Tous trois d'accord semèrent fourdement dans Genève le germe qu'on y vit éclore quatre ans après.

Ils eurent plus de peine à Paris, où j'étois plus connu, & où les cœurs

moins disposés à la haine, n'en reçurent pas si aisément les impressions. Pour porter leurs coups avec plus d'adresse, ils commencèrent par débiter que c'étoit moi qui les avois quittés. De-là, feignant d'être toujours mes amis, ils semoient adroitement leurs accusations malignes, comme des plaintes de l'injustice de leur ami. Cela faisoit que, moins en garde, on étoit plus porté à les écouter & à me blâmer. Les fourdes accusations de perfidie & d'ingratitude se débitoient avec plus de précaution, & par-là même avec plus d'effet. Je fus qu'ils m'imputoient des noirceurs atroces, sans jamais pouvoir apprendre en quoi ils les faisoient consister. Tout ce que je pus déduire de la rumeur publique, fut qu'elle se réduisoit à ces quatre crimes capitaux. 1°. Ma retraite à la campagne. 2°. Mon

amour pour Mde. d'H..... 3°. Refus d'accompagner à Genève Mde. D'....y. 4°. Sortie de l'Hermitage. S'ils y ajoutèrent d'autres griefs, ils prirent leurs mesures si justes, qu'il m'a été parfaitement impossible d'apprendre jamais quel en étoit le sujet.

C'est donc ici que je crois pouvoir fixer l'établissement d'un système adopté depuis par ceux qui disposent de moi, avec un progrès & un succès si rapide, qu'il tiendrait du prodige pour qui ne sauroit pas quelle facilité tout ce qui favorise la malignité des hommes trouve à s'établir. Il faut tâcher d'expliquer en peu de mots ce que cet obscur & profond système a de visible à mes yeux.

Avec un nom déjà célèbre & connu dans toute l'Europe, j'avois conservé la simplicité de mes premiers

goûts. Ma mortelle aversion pour tout ce qui s'appeloit parti, faction, cabale, m'avoit maintenu libre, indépendant, sans autre chaîne que les attachemens de mon cœur. Seul, étranger, isolé, sans appui, sans famille, ne tenant qu'à mes principes & à mes devoirs, je suivois avec intrépidité les routes de la droiture, ne flattant, ne ménageant jamais personne aux dépens de la justice & de la vérité. De plus, retiré depuis deux ans dans la solitude, sans correspondance de nouvelles, sans relation des affaires du monde, sans être instruit ni curieux de rien. Je vivois à quatre lieues de Paris, aussi séparé de cette capitale par mon incurie, que je l'aurois été par les mers dans l'isle de Tinian.

G...., Diderot, d'H.....k, au contraire, au centre du tourbillon,

vivoient répandus dans le plus grand monde, & s'en partageoient presque entr'eux toutes les sphères. Grands, beaux-esprits, gens de lettres, gens de robe, femmes, ils pouvoient de concert se faire écouter partout. On doit voir déjà l'avantage que cette position donne à trois hommes bien unis contre un quatrième dans celle où je me trouvois. Il est vrai que Diderot & d'H....k n'étoient pas, du moins je ne puis le croire, gens à tramer des complots bien noirs ; l'un n'en avoit pas la méchanceté, ni l'autre l'habileté : mais c'étoit en cela même que la partie étoit mieux liée. G.... seul formoit son plan dans sa tête, & n'en montrait aux deux autres que ce qu'ils avoient besoin de voir pour concourir à l'exécution. L'ascendant qu'il avoit pris sur eux rendoit ce concours

facile, & l'effet du tout répondoit à la supériorité de son talent.

Ce fut avec ce talent supérieur que, sentant l'avantage qu'il pouvoit tirer de nos positions respectives, il forma le projet de renverser ma réputation de fond en comble, & de m'en faire une toute opposée, sans se compromettre, en commençant par élever autour de moi un édifice de ténèbres qu'il me fut impossible de percer pour éclairer ses manœuvres & pour le démasquer.

Cette entreprise étoit difficile, en ce qu'il en falloit pallier l'iniquité aux yeux de ceux qui devoient y concourir. Il falloit tromper les honnêtes gens ; il falloit écarter de moi tout le monde, ne pas me laisser un seul ami, ni petit ni grand. Que dis-je ? il ne falloit pas laisser percer un seul mot de vérité

jusqu'à moi. Si un seul homme généreux me fut venu dire : vous faites le vertueux , cependant voilà comme on vous traite , & voilà sur quoi l'on vous juge : qu'avez-vous à dire ? La vérité triomphe , & G.... étoit perdu. Il le savoit ; mais il a fondé son propre cœur , & n'a estimé les hommes que ce qu'ils valent. Je suis fâché , pour l'honneur de l'humanité , qu'il ait calculé si juste.

En marchant dans ces souterrains , ses pas , pour être sûrs , devoient être lents. Il y a douze ans qu'il suit son plan , & le plus difficile reste encore à faire ; c'est d'abuser le public entier. Il y reste des yeux qui l'ont suivi de plus près qu'il ne pense. Il le craint , & n'ose encore exposer sa trame au grand jour. (\*) Mais

(\*) Depuis que ceci est écrit il a franchi le pas avec le plus plein & le plus inconcevable succès. Je crois que c'est T..... qui lui en a donné le courage & les moyens.

il a trouvé le peu difficile moyen d'y faire entrer la puissance , & cette puissance dispose de moi. Soutenu de cet appui , il avance avec moins de risque. Les satellites de la puissance se piquant peu de droiture pour l'ordinaire , & beaucoup moins de franchise ; il n'a plus guère à craindre l'indiscrétion de quelque homme de bien. Car il a besoin surtout que je sois environné de ténèbres impénétrables , & que son complot me soit toujours caché , sachant bien qu'avec quelque art qu'il en ait ourdi la trame , elle ne soutiendrait jamais mes regards. La grande adresse est de paroître me ménager en me diffamant , & de donner encore à sa perfidie l'air de la générosité.

Je sentis les premiers effets de ce système par les lourdes accusations de la cotterie H.....e , sans

qu'il me fut possible de savoir ni de conjecturer même en quoi consistoient ces accusations. De Leyre me disoit dans ses lettres, qu'on m'imputoit des noirceurs. Diderot me disoit plus mystérieusement la même chose, & quand j'entrois en explication avec l'un & l'autre, tout se réduisoit aux chefs d'accusation, ci-devant notés. Je sentoisi un refroidissement graduel dans les lettres de Mde. d'H..... Je ne pouvois attribuer ce refroidissement à St. L.....t, qui continuoit à m'écrire avec la même amitié, & qui vint même me voir après son retour. Je ne pouvois, non plus, m'en imputer la faute, puisque nous nous étions séparés très-contens l'un de l'autre, & qu'il ne s'étoit rien passé de ma part depuis ce temps-là, que mon départ de l'Hermitage, dont elle avoit elle-même senti la né-

cessité. Ne sachant donc à quoi m'en prendre de ce refroidissement, dont elle ne convenoit pas, mais sur lequel mon cœur ne prenoit pas le change, j'étois inquiet de tout. Je savois qu'elle ménageoit extrêmement sa belle-sœur & G...., à cause de leurs liaisons avec St. L.....t; je craignois leurs œuvres. Cette agitation rouvrit mes plaies & rendit ma correspondance orageuse, au point de l'en dégoûter tout-à-fait. J'entrevois mille choses cruelles, sans rien voir distinctement. J'étois dans la position la plus insupportable pour un homme dont l'imagination s'allume aisément. Si j'eusse été tout-à-fait isolé, si je n'avois rien su du tout, je serois devenu plus tranquille; mais mon cœur tenoit encore à des attachemens par lesquels mes ennemis avoient sur moi mille prises, & les foibles

rayons qui perçoient dans mon asyle, ne servoient qu'à me laisser voir la noirceur des mystères qu'on me cachoit.

J'aurois succombé, je n'en doute point, à ce tourment trop cruel, trop insupportable à mon naturel ouvert & franc, qui, par l'impossibilité de cacher mes sentimens, me fait tout craindre de ceux qu'on me cache, si très-heureusement il ne se fut présenté des objets assez intéressans à mon cœur, pour faire une diversion salutaire à ceux qui m'occupoient malgré moi. Dans la dernière visite que Diderot m'avoit faite à l'Hermitage, il m'avoit parlé de l'article *Genève* que d'Alembert avoit mis dans l'Encyclopédie; il m'avoit appris que cet article, concerté avec des Genevois du haut étage, avoit pour but l'établissement de la comédie à Genève, qu'en conséquence

conséquence les mesures étoient prises, & que cet établissement ne tarderoit pas d'avoir lieu. Comme Diderot paroissoit trouver tout cela fort bien, qu'il ne doutoit pas du succès, & que j'avois avec lui trop d'autres débats pour disputer encore sur cet article, je ne lui dis rien; mais indigné de tout ce manège de séduction dans ma patrie, j'attendois avec impatience le volume de l'Encyclopédie où étoit cet article, pour voir s'il n'y auroit pas moyen d'y faire quelque réponse qui put parer ce malheureux coup. Je reçus le volume peu après mon établissement à Mont-Louis, & je trouvai l'article fait avec beaucoup d'adresse & d'art, & digne de la plume dont il étoit parti. Cela ne me détourna pourtant pas de vouloir y répondre, & malgré l'abattement où j'étois, malgré mes cha-

grins & mes maux, la rigueur de la saison & l'incommodité de ma nouvelle demeure, dans laquelle je n'avois pas encore eu le temps de m'arranger, je me mis à l'ouvrage avec un zèle qui surmonta tout.

Pendant un hiver assez rude, au mois de Février, & dans l'état que j'ai décrit ci-devant, j'allois tous les jours passer deux heures le matin, & autant l'après-dinée dans un donjon tout ouvert, que j'avois au bout du jardin où étoit mon habitation. Ce donjon qui terminoit une allée en terrasse, donnoit sur la vallée & l'étang de Montmorenci, & m'offroit pour terme du point de vue, le simple mais respectable château de St. Gratien, retraite du vertueux Catinat. Ce fut dans ce lieu, pour lors glacé, que sans abri contre le vent & la neige, & sans autre feu que celui de mon cœur,

je composai dans l'espace de trois semaines, ma lettre à d'Alembert sur les spectacles. C'est ici, car la Julie n'étoit pas moitié faite, le premier de mes écrits, où j'aie trouvé des charmes dans le travail. Jusqu'alors l'indignation de la vertu m'avoit tenu lieu d'Apollon, la tendresse & la douceur d'ame m'entinrent lieu cette fois. Les injustices dont je n'avois été que spectateur, m'avoient irrité; celles dont j'étois devenu l'objet m'attristèrent, & cette tristesse sans fiel n'étoit que celle d'un cœur trop aimant, trop tendre, qui, trompé par ceux qu'il avoit cru de sa trempe, étoit forcé de se retirer au-dedans de lui. Plein de tout ce qui venoit de m'arriver, encore ému de tant de violens mouvemens, le mien méloit le sentiment de ses peines aux idées que la méditation de mon sujet



68. LES CONFESSIONS.

m'avoit fait naître; mon travail se sentit de ce mélange. Sans m'en appercevoir j'y décrivis ma situation, actuelle; j'y peignis G...., Mde. D'....y. Mde. d'H....., St. L.....t, moi-même. En l'écrivant, que je versai de délicieuses larmes! Hélas! on y sent trop que l'amour, cet amour fatal dont je m'efforçois de guérir, n'étoit pas encore sorti de mon cœur. A tout cela se mêloit un certain attendrissement sur moi-même, qui me sentoient mourant, & qui croyois faire au public mes derniers adieux. Loin de craindre la mort, je la voyois approcher avec joie: mais j'avois regret de quitter mes semblables sans qu'ils sentissent tout ce que je valois, sans qu'ils fussent combien j'aurois mérité d'être aimé d'eux, s'ils m'avoient connu davantage. Voilà les secrètes causes du ton singulier qui

LIVRE X. 69

régne dans cet ouvrage, & qui tranche si prodigieusement avec celui du précédent. (\*)

Je retouchois & mettois au net cette lettre, & je me disposois à la faire imprimer, quand, après un long silence, j'en reçus une de Mde. d'H..... qui me plongea dans une affliction nouvelle, la plus sensible que j'eusse encore éprouvée. Elle m'apprenoit dans cette lettre, que ma passion pour elle étoit connue dans tout Paris, que j'en avois parlé à des gens qui l'avoient rendue publique, que ces bruits parvenus à son amant, avoient failli lui coûter la vie, qu'enfin il lui rendoit justice, & que leur paix étoit faite: mais qu'elle lui devoit, ainsi qu'à elle-même & au soin de sa réputation, de rompre avec moi tout commerce; m'assurant, au reste,

(\*) Le Discours sur l'inégalité.

qu'ils ne cesseroient jamais l'un & l'autre de s'intéresser à moi, qu'ils me défendroient dans le public, & qu'elle enverroit de temps en temps savoir de mes nouvelles.

Et toi aussi, Diderot, m'écriai-je ! Indigne ami !..... Je ne pus cependant me résoudre à le juger encore. Ma foiblesse étoit connue d'autres gens qui pouvoient l'avoir fait parler. Je voulus douter..... mais bientôt je ne le pus plus. St. L.....t fit peu après un acte digne de sa générosité. Il jugeoit, connoissant assez mon ame, en quel état je devois être ; trahi d'une partie de mes amis & délaissé des autres. Il vint me voir. La première fois il avoit peu de temps à me donner. Il revint. Malheureusement, ne l'attendant pas, je ne me trouvais plus chez moi. Thérèse qui s'y trouva, eut avec lui un entretien

de plus de deux heures, dans lequel ils se dirent mutuellement beaucoup de faits dont il m'importoit que lui & moi fussions informés. La surprise avec laquelle j'appris par lui que personne ne doutoit dans le monde que je n'eusse vécu avec Mde. D'.....y, comme G.... y vivoit maintenant, ne peut être égalée que par celle qu'il eut lui-même en apprenant combien ce bruit étoit faux. St. L.....t, au grand déplaisir de la Dame, étoit dans le même cas que moi, & tous les éclaircissements qui résultèrent de cet entretien, achevèrent d'éteindre en moi tout regret d'avoir rompu sans retour avec elle. Par rapport à Mde. d'H....., il détailla à Thérèse plusieurs circonstances qui n'étoient connues ni d'elle, ni même de Mde. d'H....., que je savois seul, que je n'avois dites qu'au seul Diderot

72 LES CONFESSIONS.

sous le sceau de l'amitié, & c'étoit précisément St. L.....t qu'il avoit choisi pour lui en faire la confidence. Ce dernier trait me décida, & résolu de rompre avec Diderot pour jamais, je ne délibérai plus que sur la manière; car je m'étois aperçu que les ruptures secrètes tournoient à mon préjudice, en ce qu'elles laissoient le masque de l'amitié à mes plus cruels ennemis.

Les règles de bienséance établies dans le monde sur cet article, semblent dictées par l'esprit de mensonge & de trahison. Paroître encore l'ami d'un homme dont on a cessé de l'être, c'est se réserver des moyens de lui nuire en surprenant les honnêtes gens. Je me rappelai que, quand l'illustre Montesquieu rompit avec le P. de Tournemine, il se hâta de le déclarer hautement, en disant à tout le monde: N'écoutez

LIVRE X. 73

ni le P. de Tournemine ni moi, parlant l'un de l'autre; car nous avons cessé d'être amis. Cette conduite fut très-applaudie, & tout le monde en loua la franchise & la générosité. Je résolus de suivre avec Diderot le même exemple: mais comment, de ma retraite, publier cette rupture authentiquement, & pourtant sans scandale? Je m'avisai d'insérer, par forme de note dans mon ouvrage, un passage du livre de l'Ecclésiastique, qui déclaroit cette rupture & même le sujet assez clairement pour quiconque étoit au fait, & ne signifioit rien pour le reste du monde. M'attachant, au surplus, à ne désigner dans l'ouvrage l'ami auquel je renonçois qu'avec l'honneur qu'on doit toujours rendre à l'amitié même éteinte. On peut voir tout cela dans l'ouvrage même.

Il n'y a qu'heur & malheur dans ce monde, & il semble que tout acte de courage soit un crime dans l'adversité. Le même trait qu'on avoit admiré dans Montesquieu ne m'attira que blâme & reproche. Sitôt que mon ouvrage fut imprimé & que j'en eus des exemplaires, j'en envoyai un à St. L.....t qui, la veille même, m'avoit écrit, au nom de Mde. d'H..... & au sien, un billet plein de la plus tendre amitié. Voici la lettre qu'il m'écrivit, en me renvoyant mon exemplaire.

*Eaubonne, 10 Octobre 1758.*

“ En vérité, Monsieur, je ne puis  
 „ accepter le présent que vous venez  
 „ de me faire. A l'endroit de votre  
 „ préface où, à l'occasion de Diderot, vous citez un passage de  
 „ l'Ecclésiaste. (Il se trompe, c'est  
 „ de l'Ecclésiastique), le livre m'est  
 „ tombé des mains. Après les con-

„ versations de cet été, vous m'avez  
 „ paru convaincu que Diderot étoit  
 „ innocent des prétendues indiscretions  
 „ que vous lui imputiez. Il  
 „ peut avoir des torts avec vous,  
 „ je l'ignore; mais je fais bien qu'il  
 „ ne vous donne pas le droit de lui  
 „ faire une insulte publique. Vous  
 „ n'ignorez pas les persécutions  
 „ qu'il essuie, & vous allez mêler  
 „ la voix d'un ancien ami aux cris  
 „ de l'envie Je ne puis vous dissimuler,  
 „ Monsieur, combien cette  
 „ atrocité me révolte. Je ne vis  
 „ point avec Diderot, mais je l'honore,  
 „ & je sens vivement le chagrin  
 „ que vous donnez à un homme, à qui,  
 „ du moins vis-à-vis de moi, vous n'avez  
 „ jamais reproché qu'un peu de foiblesse.  
 „ Monsieur, nous différons trop de principes  
 „ pour nous convenir jamais. Oubliez  
 „ mon existence; cela ne doit pas

„être difficile. Je n'ai jamais fait  
 „aux hommes ni le bien ni le mal  
 „dont on se souvient long-temps.  
 „Je vous promets, moi, Monsieur,  
 „d'oublier votre personne, & de  
 „ne me souvenir que de vos  
 „talens. „

Je ne me sentis pas moins déchiré qu'indigné de cette lettre, & dans l'excès de ma misère, retrouvant enfin ma fierté, je lui répondis par le billet suivant.

*A Montmorenci, le 11 Octobre 1758.*

„Monsieur, en lisant votre lettre, je vous ai fait l'honneur d'en  
 „être surpris, & j'ai eu la bêtise  
 „d'en être ému; mais je l'ai trouvée  
 „indigne de réponse.

„Je ne veux point continuer les  
 „copies de Mde. d'H..... S'il ne  
 „lui convient pas de garder ce  
 „qu'elle a, elle peut me le ren-  
 „voyer, je lui rendrai son argent.

„Si elle le garde, il faut toujours  
 „qu'elle envoie chercher le reste  
 „de son papier & de son argent. Je  
 „la prie de me rendre en même-  
 „temps le prospectus dont elle est  
 „dépositaire. Adieu, Monsieur. „

Le courage dans l'infortune irrite les cœurs lâches, mais il plaît aux cœurs généreux. Il paroît que ce billet fit rentrer St. L.....t en lui-même, & qu'il eut regret à ce qu'il avoit fait; mais trop fier à son tour pour en revenir ouvertement, il saisit, il prépara peut-être le moyen d'amortir le coup qu'il m'avoit porté. Quinze jours après, je reçus de M. D'.....y la lettre suivante.

*Ce Jeudi 26.*

„J'ai reçu, Monsieur, le livre  
 „que vous avez eu la bonté de m'en-  
 „voyer, je le lis avec le plus grand  
 „plaisir. C'est le sentiment que j'ai  
 „toujours éprouvé à la lecture de

„ tous les ouvrages qui sont sortis  
 „ de votre plume. Recevez-en tous  
 „ mes remerciemens. J'aurois été  
 „ vous les faire moi-même, si mes  
 „ affaires m'eussent permis de de-  
 „ meurer quelque temps dans votre  
 „ voisinage; mais j'ai bien peu ha-  
 „ bité la C.....e cette année. M. &  
 „ Mde. D...n viennent m'y deman-  
 „ der à dîner dimanche prochain. Je  
 „ compte que MM. de St. L.....t,  
 „ de F.....l & Mde. d'H....., seront  
 „ de la partie; vous me feriez un  
 „ vrai plaisir, Monsieur, si vous  
 „ vouliez être des nôtres. Toutes  
 „ les personnes que j'aurai chez  
 „ moi vous désirent, & seront char-  
 „ mées de partager avec moi le plai-  
 „ sir de passer avec vous une partie  
 „ de la journée. J'ai l'honneur d'être  
 „ avec la plus parfaite considéra-  
 „ tion, &c. „

Cette lettre me donna d'horribles

battemens de cœur. Après avoir fait, depuis un an, la nouvelle de Paris, l'idée de m'aller donner en spectacle vis-à-vis de Mde. d'H..... me faisoit trembler, & j'avois peine à trouver assez de courage pour soutenir cette épreuve. Cependant, puisqu'elle & St. L.....t le vouloient bien, puisque D'.....y parloit au nom de tous les conviés, & qu'il n'en nommoit aucun que je ne fusse bien aise de voir, je ne crus point, après tout, me compromettre en acceptant un dîné, où j'étois en quelque sorte invité par tout le monde. Je promis donc. Le dimanche il fit mauvais. M. D'.....y m'envoya son carrosse, & j'allai.

Mon arrivée fit sensation. Je n'ai jamais reçu d'accueil plus caressant. On eut dit que toute la compagnie sentoît combien j'avois besoin d'être rassuré. Il n'y a que les cœurs fran,

çois qui connoissent ces sortes de délicatesses. Cependant je trouvai plus de monde que je ne m'y étois attendu. Entr'autres, le comte d'H....., que je ne connoissois point du tout, & sa sœur, Mde. de B.....e, dont je me serois bien passé. Elle étoit venue plusieurs fois l'année précédente à Eaubonne, & sa belle-sœur, dans nos promenades solitaires, l'avoit souvent laissé s'ennuyer à garder le mulet.

Elle avoit nourri contre moi un ressentiment qu'elle satisfit durant ce dîné tout à son aise; car on sent que la présence du comte d'H..... & de St. L.....t, ne mettoit pas les rieurs de mon côté, & qu'un homme embarrassé dans les entretiens les plus faciles, n'étoit pas fort brillant dans celui-là. Je n'ai jamais tant souffert, ni fait plus mauvaise contenance, ni reçu d'atteintes plus imprévues.

imprévues. Enfin, quand on fut sorti de table, je m'éloignai de cette mégère; j'eus le plaisir de voir St. L.....t & Mde. d'H..... s'approcher de moi, & nous causâmes ensemble une partie de l'après-midi de choses indifférentes, à la vérité, mais avec la même familiarité qu'avant mon égarement. Ce procédé ne fut pas perdu dans mon cœur, & si St. L.....t y eut pu lire, il en eut sûrement été content. Je puis jurer que, quoiqu'en arrivant, la vue de Mde. d'H..... m'eut donné des palpitations jusqu'à la défaillance, en m'en retournant, je ne pensai presque pas à elle; je ne fus occupé que de St. L.....t.

Malgré les malins sarcasmes de Mde. de B.....e, ce dîné me fit grand bien, & je me félicitai fort de ne m'y être pas refusé. J'y reconnus, non-seulement que les intri-

gues de G.... & des H.....s n'avoient point détaché de moi mes anciennes connoissances (\*), mais ce qui me flatta davantage encore, que les sentimens de Mde. d'H..... & de St. L.....t étoient moins changés que je n'avois cru, & je compris enfin qu'il y avoit plus de jalousie que de méfiance dans l'éloignement où il la tenoit de moi. Cela me consola & me tranquillisa. Sûr de n'être pas un objet de mépris pour ceux qui l'étoient de mon estime, j'en travaillai sur mon propre cœur avec plus de courage & de succès. Si je ne vins pas à bout d'y éteindre entièrement une passion coupable & malheureuse, j'en réglai du moins si bien les restes, qu'ils ne m'ont pas fait faire une

---

(\*) Voilà ce que, dans la simplicité de mon cœur, je croyois encore quand j'écrivis mes Confessions.

seule faute depuis ce temps-là. Les copies de Mde. d'H..... qu'elle m'engagea de reprendre, mes ouvrages que je continuai de lui envoyer quand ils paroissoient, m'attirèrent encore de sa part de temps à autre quelques messages & billets indifférens, mais obligeans. Elle fit même plus, comme on verra dans la suite, & la conduite réciproque de tous les trois, quand notre commerce eût cessé, peut servir d'exemple de la manière dont les honnêtes gens se séparent, quand il ne leur convient plus de se voir.

Un autre avantage que me procura ce dîner, fut qu'on en parla dans Paris, & qu'il servit de réfutation sans réplique au bruit que répandoient partout mes ennemis, que j'étois brouillé mortellement avec tous ceux qui s'y trouvèrent, & surtout avec M. D'.....y. En



quittant l'Hermitage je lui avois écrit une lettre de remerciement très-honnête, à laquelle il répondit non moins honnêtement, & les attentions mutuelles ne cessèrent point tant avec lui qu'avec M. de la L... son frère, qui même vint me voir à Montmorenci, & m'envoya ses gravures. Hors les deux belles-sœurs de Mde. d'H....., je n'ai jamais été mal avec personne de sa famille.

Ma lettre à d'Alembert eut un grand succès. Tous mes ouvrages en avoient eu, mais celui-ci me fut plus favorable. Il apprit au public à se défier des insinuations de la cotterie H.....e. Quand j'allai à l'Hermitage elle prédit avec sa suffisance ordinaire que je n'y tiendrois pas trois mois. Quand elle vit que j'y en avois tenu vingt, & que, forcé d'en sortir, je fixois en-

core ma demeure à la campagne, elle soutint que c'étoit obstination pure, que je m'ennuyois à la mort dans ma retraite; mais que rongé d'orgueil, j'aimois mieux y périr victime de mon opiniâtreté que de m'en dédire & de revenir à Paris. La lettre à d'Alembert respiroit une douceur d'ame qu'on sentit n'être point jouée. Si j'eusse été rongé d'humeur dans ma retraite, mon ton s'en feroit senti. Il en régnoit dans tous les écrits que j'avois faits à Paris: il n'en régnoit plus dans le premier que j'avois fait à la campagne. Pour ceux qui savent observer, cette remarque étoit décisive. On vit que j'étois rentré dans mon élément.

Cependant ce même ouvrage, tout plein de douceur qu'il étoit, me fit encore par ma balourdise & par mon malheur ordinaire, va

nouvel ennemi parmi les gens de lettres. J'avois fait connoissance avec Marmontel chez M. de la Poplinière & cette connoissance s'étoit entretenue chez le baron. Marmontel faisoit alors le Mercure de France. Comme j'avois la fierté de ne point envoyer mes ouvrages aux auteurs périodiques, & que je voulois cependant lui envoyer celui-ci, sans qu'il crût que c'étoit à ce titre, ni pour qu'il en parlât dans le Mercure, j'écrivis sur son exemplaire que ce n'étoit point pour l'auteur du Mercure, mais pour M. Marmontel. Je crus lui faire un très-beau compliment; il crut y voir une cruelle offense & devint mon irréconciliable ennemi. Il écrivit contre cette même lettre avec politesse, mais avec un fiel qui se sent aisément, & depuis lors il n'a manqué aucune occasion de me

nuire dans la société, & de me maltraiter indirectement dans ses ouvrages: tant le très-irritable amour-propre des gens de lettres est difficile à ménager, & tant on doit avoir soin de ne rien laisser dans les complimens qu'on leur fait, qui puisse même avoir la moindre apparence équivoque.

Devenu tranquille de tous les côtés, je profitai du loisir & de l'indépendance où je me trouvois pour reprendre mes travaux avec plus de suite. J'achevai cet hiver la Julie, & je l'envoyai à Rey, qui la fit imprimer l'année suivante. Ce travail fut cependant encore interrompu par une petite diversion, & même assez désagréable. J'appris qu'on préparoit à l'opéra une nouvelle remise du Devin du village. Outré de voir ces gens-là disposer arrogamment de mon bien, je repris

le mémoire que j'avois envoyé à M. d'Argenson & qui étoit demeuré sans réponse, & l'ayant retouché, je le fis remettre par M. Sellon, résident de Genève, avec une lettre dont il voulut bien se charger, à M. le comte de St. Florentin, qui avoit remplacé M. d'Argenson dans le département de l'opéra. M. de St. Florentin promit une réponse, & n'en fit aucune. Duclos à qui j'écrivis ce que j'avois fait, en parla aux petits violons, qui offrirent de me rendre, non mon opéra, mais mes entrées dont je ne pouvois plus profiter. Voyant que je n'avois d'aucun côté aucune justice à espérer, j'abandonnai cette affaire, & la direction de l'opéra, sans répondre à mes raisons ni les écouter, & continué de disposer, comme de son propre bien, & de faire son profit du Devin du village, qui

très-incontestablement n'appartient qu'à moi seul. (\*)

Depuis que j'avois secoué le joug de mes tyrans, je menois une vie assez égale & paisible : privé du charme des attachemens trop vifs, j'étois libre du poids de leurs chaînes. Dégoûté des amis protecteurs qui vouloient absolument disposer de ma destinée, & m'affervir à leurs prétendus bienfaits malgré moi, j'étois résolu de m'en tenir désormais aux liaisons de simple bienveillance qui, sans gêner la liberté, font l'agrément de la vie & dont une mise d'égalité fait le fondement. J'en avois de cette espèce autant qu'il m'en falloit pour goûter les douceurs de la liberté, sans en souffrir la dépendance, & fitôt que j'eus essayé de ce genre de vie,

---

(\*) Il lui appartient depuis lors, par un nouvel accord qu'elle a fait avec moi tout nouvellement.

je sentis que c'étoit celui qui me convenoit à mon âge, pour finir mes jours dans le calme, loin de l'orage, des broilleries & des tracasseries, où je venois d'être à demi submergé.

Durant mon séjour à l'Hermitage, & depuis mon établissement à Montmorenci, j'avois fait à mon voisinage quelques connoissances qui m'étoient agréables & qui ne m'assujétissoient à rien. A leur tête étoit le jeune Loiseau de Mauléon, qui débutant alors au barreau, ignoroit quelle y feroit sa place. Je n'eus pas comme lui ce doute. Je lui marquai bientôt la carrière illustre qu'on le voit fournir aujourd'hui. Je lui prédis que s'il se rendoit sévère sur le choix des causes, & qu'il ne fut jamais que le défenseur de la justice & de la vertu, son génie élevé par ce sentiment su-

blime, égaleroit celui des plus grands orateurs. Il a suivi mon conseil & il en a senti l'effet. Sa défense de M. De Portes est digne de Démosthène. Il venoit tous les ans à un quart de lieue de l'Hermitage, passer les vacances, à St. Brice, dans le fief de Mauléon, appartenant à sa mère, & où jadis avoit logé le grand Bossuet. Voilà un fief dont une succession de pareils maîtres, rendroit la noblesse difficile à soutenir.

J'avois au même village de St. Brice, le libraire Guérin, homme d'esprit, lettré, aimable, & de la haute volée dans son état. Il me fit faire aussi connoissance avec Jean Néaulme, libraire d'Amsterdam, son correspondant & son ami, qui dans la suite imprima l'Emile.

J'avois plus près encore que St. Brice, M. Maltor, curé de Groslay,

92 LES CONFESSIONS.

plus fait pour être homme d'Etat & ministre que curé de village, & à qui l'on eut donné tout au moins un diocèse à gouverner, si les talens décidoient des places. Il avoit été secrétaire du comte du Luc, & avoit connu très-particulièrement Jean-Baptiste Rousseau. Aussi plein d'estime pour la mémoire de cet illustre banni, que d'horreur pour celle du fourbe qui l'avoit perdu, il avoit sur l'un & sur l'autre beaucoup d'anecdotes curieuses, que Séguier n'avoit pas mises dans la vie encore manuscrite du premier, & il m'assuroit que le comte du Luc, loin d'avoir eu jamais à s'en plaindre, avoit conservé jusqu'à la fin de sa vie la plus ardente amitié pour lui. M. Maltot, à qui M. de Vintimille avoit donné cette retraite assez bonne après la mort de son patron, avoit été employé jadis

LIVRE X. 93

dans beaucoup d'affaires, dont il avoit, quoique vieux, la mémoire encore présente & dont il raisonnoit très-bien. Sa conversation, non moins instructive qu'amusante, ne sentoient point son curé de village: il joignoit le ton d'un homme du monde aux connoissances d'un homme de cabinet. Il étoit de tous mes voisins permanens, celui dont la société m'étoit le plus agréable, & que j'ai eu le plus de regret de quitter.

J'avois à Montmorenci les Oratoriens, & entr'autres le P. B.....r, professeur de physique, auquel, malgré quelque léger vernis de pédanterie, je m'étois attaché par un certain air de bonhomie que je lui trouvois. J'avois cependant peine à concilier cette grande simplicité avec le désir & l'art qu'il avoit de se fourrer partout, chez les grands,

94 LES CONFÉSSIONS.

chez les femmes, chez les dévots, chez les philosophes. Il savoit se faire tout à tous. Je me plaisois fort avec lui, j'en parlois à tout le monde. Apparemment ce que j'en disois, lui revint. Il me remercioit un jour de l'avoir trouvé bon homme. Je trouvai dans son souris je ne sais quoi de sardonique qui changea totalement sa physionomie à mes yeux, & qui m'est souvent revenu depuis lors dans la mémoire. Je ne peux pas mieux comparer ce souris qu'à celui de Panurge achetant les moutons de Dindenaut. Notre connoissance avoit commencé peu de temps après mon arrivée à l'Hermitage, où il me venoit voir très-souvent. J'étois déjà établi à Montmorenci, quand il en partit pour retourner demeurer à Paris. Il y voyoit souvent Mde. le Vasseur. Un jour que je ne pensois à rien

LIVRE X. 95

moins, il m'écrivit de la part de cette femme pour m'informer que M. G. . . . offroit de se charger de son entretien, & pour me demander la permission d'accepter cette offre. J'appris qu'elle consistoit en une pension de trois cent livres, & que Mde. le Vasseur devoit venir demeurer à Deuil entre la Chevrette & Montmorenci. Je ne dirai pas l'impression que fit sur moi cette nouvelle, qui auroit été moins surprenante, si G. . . . avoit eu dix mille livres de rentes, ou quelque relation plus facile à comprendre avec cette femme, & qu'on ne m'eut pas fait un si grand crime de l'avoir amenée à la campagne, où, cependant, il lui plaisoit maintenant de la ramener, comme si elle étoit rajeunie depuis ce temps-là. Je compris que la bonne vieille ne me demandoit cette permission,

dont elle auroit bien pu se passer si je l'avois refusée, qu'afin de ne pas s'exposer à perdre ce que je lui donnois de mon côté. Quoique cette charité me parût très-extraordinaire, elle ne me frappa pas alors autant qu'elle a fait dans la suite. Mais quand j'aurois su tout ce que j'ai pénétré depuis, je n'en aurois pas moins donné mon consentement, comme je fis, & comme j'étois obligé de faire, à moins de renchérir sur l'offre de M. G . . . . Depuis lors le P. B.....r me guérit un peu de l'imputation de bonhomie qui lui avoit paru si plaisante, & dont je l'avois si étourdiment chargé.

Ce même P. B.....r avoit la connoissance de deux hommes qui recherchèrent aussi la mienne, je ne fais pourquoi : car il y avoit assurément peu de rapport entre leurs

leurs goûts & les miens. C'étoient des enfans de Melchisédec, dont on ne connoissoit ni le pays, ni la famille, ni probablement le vrai nom. Ils étoient Jansénistes & passaient pour des prêtres déguisés, peut-être à cause de leur façon ridicule de porter les rapières auxquelles ils étoient attachés. Le mystère prodigieux qu'ils mettoient à toutes leurs allures, leur donnoit un air de chefs de parti, & je n'ai jamais douté qu'ils ne fissent la gazette ecclésiastique. L'un grand, benin, patelin, s'appeloit M. Ferraud : l'autre petit, trapu, ricanneur, poutilleux, s'appeloit M. Minard. Ils se traitoient de cousins. Ils logeoient à Paris, avec d'Alembert, chez sa nourrice, appelée Mde. Rousseau, & ils avoient pris à Montmorenci un petit appartement pour y passer les étés. Ils faisoient leur ménage

eux-mêmes, sans domestique & sans commissionnaire. Ils avoient alternativement chacun sa semaine pour aller aux provisions, faire la cuisine & balayer la maison. D'ailleurs ils se tenoient assez bien; nous mangions quelquefois les uns chez les autres. Je ne fais pas pourquoi ils se soucioient de moi; pour moi, je ne me souciois d'eux, que parce qu'ils jouoient aux échecs, & pour obtenir une pauvre petite partie, j'endurois quatre heures d'ennui. Comme ils se fourroient partout & vouloient se mêler de tout, Thérèse les appeloit les *commères*, & ce nom leur est demeuré à Montmorenci.

Telles étoient avec mon hôte, M. Mathas, qui étoit un bon homme, mes principales connoissances de campagne. Il m'en restoit assez à Paris pour y vivre quand je voudrois avec agrément, hors de la

sphère des gens de lettres, où je ne comptois que le seul Duclos pour ami; car De Leyre étoit encore trop jeune, & quoiqu'après avoir vu de près les manœuvres de la clique philosophique à mon égard, il s'en fut tout-à-fait détaché, du moins je le crus ainsi, je ne pouvois encore oublier la facilité qu'il avoit eu à se faire auprès de moi le porte-voix de tous ces gens-là.

J'avois d'abord mon ancien & respectable ami M. Roguin. C'étoit un ami du bon temps, que je ne devois point à mes écrits, mais à moi-même, & que pour cette raison j'ai toujours conservé. J'avois le bon Lenieps, mon compatriote, & sa fille alors vivante, Mde. Lambert. J'avois un jeune Genevois, appelé C....., bon garçon, soigneux, officieux, zélé, qui m'étoit venu voir dès le commen-



100 LES CONFESSIONS.

cement de ma demeure à l'Hermitage, & sans autre introducteur que lui-même, s'étoit bientôt établi chez moi. Il avoit quelque goût pour le dessin & connoissoit les artistes. Il me fut utile pour les estampes de la Julie; il se chargea de la direction des dessins & des planches, & s'acquitta bien de cette commission.

J'avois la maison de M. D...n qui, moins brillante que durant les beaux jours de Mde. D...n, ne laissoit pas d'être encore par le mérite des maîtres, & par le choix du monde qui s'y rassembloit, une des meilleures maisons de Paris. Comme je ne leur avois préféré personne, que je ne les avois quittés que pour vivre libre, ils n'avoient point cessé de me voir avec amitié, & j'étois sûr d'être en tout temps bien reçu de Mde. D...n. Je la pou-

LIVRE X. 101

vois même compter pour une de mes voisines de campagne, depuis qu'ils s'étoient fait un établissement à Clichy, où j'allois quelquefois passer un jour ou deux, & où j'aurois été davantage, si Mde. D...n & Mde. de C.....x avoient vécu de meilleure intelligence. Mais la difficulté de se partager dans la même maison entre deux femmes qui ne sympathisoient pas, j'avois le plaisir de la voir plus à mon aise à Deuil, presque à ma porte, où elle avoit loué une petite maison, & même chez moi, où elle me venoit voir assez souvent.

J'avois Mde. de Créqui qui, s'étant jetée dans la haute dévotion, avoit cessé de voir les d'Alembert, les Marmontel, & la plupart des gens de lettres, excepté, je crois, l'abbé T....t, manière alors de demi-caffard, dont elle étoit même

assez ennuyée. Pour moi, qu'elle avoit recherché, je ne perdis ni sa bienveillance ni sa correspondance. Elle m'envoya des poulardes du Mans aux étrennes, & sa partie étoit faite pour venir me voir l'année suivante, quand un voyage de Mde. de Luxembourg croisa le sien. Je lui dois ici une place à part; elle en aura toujours une distinguée dans mes souvenirs.

J'avois un homme, qu'excepté Roguin, j'aurois dû mettre le premier en compte: mon ancien confrère & ami de Carrio, ci-devant secrétaire titulaire de l'ambassade d'Espagne à Venise, puis en Suède, où il fut par sa cour chargé des affaires, & enfin nommé réellement secrétaire d'ambassade à Paris. Il me vint surprendre à Montmorenci lorsque je m'y attendois le moins. Il étoit décoré d'un ordre d'Es-  
pa-

gne, dont j'ai oublié le nom, avec une belle croix en pierreries. Il avoit été obligé, dans ses preuves, d'ajouter une lettre à son nom de Carrio, & portoit celui du chevalier de Carrion. Je le trouvai toujours le même, le même excellent cœur, l'esprit de jour en jour plus aimable. J'aurois repris avec lui la même intimité qu'auparavant, si C..... s'interposant entre nous à son ordinaire, n'eût profité de mon éloignement pour s'insinuer à ma place & en mon nom dans sa confiance, & me supplanter à force de zèle à me servir.

La mémoire de Carrion me rappelle celle d'un de mes voisins de campagne, dont j'aurois d'autant plus de tort de ne pas parler, que j'en ai à confesser un bien inexcusable envers lui. C'étoit l'honnête M. le Blond, qui m'avoit rendu ser-

vice à Venise, & qui, étant venu faire un voyage en France avec sa famille, avoit loué une maison de campagne à la Briche, non loin de Montmorenci (\*). Sitôt que j'appris qu'il étoit mon voisin, j'en fus dans la joie de mon cœur, & me fis encore plus une fête qu'un devoir d'aller lui rendre visite. Je partis pour cela dès le lendemain. Je fus rencontré par des gens qui me venoient voir moi-même, & avec lesquels il fallut retourner. Deux jours après je pars encore; il avoit dîné à Paris avec toute sa famille. Une troisième fois il étoit chez lui: j'entendis des voix de femmes, je vis à la porte un carrosse qui me fit peur. Je voulois du moins, pour la première fois, le voir à mon aise,

(\*) Quand j'écrivois ceci, plein de mon ancienne & aveugle confiance, j'étois bien loin de soupçonner le vrai motif & l'effet de ce voyage de Paris.

& causer avec lui de nos anciennes liaisons. Enfin, je remis si bien ma visite de jour à autre, que la honte de remplir si tard un pareil devoir, fit que je ne le remplis point du tout: après avoir osé tant attendre, je n'osai plus me montrer. Cette négligence, dont M. le Blond ne put qu'être justement indigné, donna, vis-à-vis de lui, l'air de l'ingratitude à ma paresse, & cependant, je sentoais mon cœur si peu coupable, que si j'avois pu faire à M. le Blond quelque vrai plaisir, même à son insçu, je suis bien sûr qu'il ne m'eut pas trouvé paresseux. Mais l'indolence, la négligence & les délais dans les petits devoirs à remplir, m'ont fait plus de tort que de grands vices. Mes pires fautes ont été d'omission: j'ai rarement fait ce qu'il ne falloit pas faire, & malheureusement j'ai plus rarement encore fait ce qu'il falloit.

Puisque me voilà revenu à mes connoissances de Venise, je n'en dois pas oublier une qui s'y rapporte, & que je n'avois interrompue, ainsi que les autres, que depuis beaucoup moins de temps. C'est celle de M. de J.....e, qui avoit continué, depuis son retour de Gênes, à me faire beaucoup d'amitiés. Il aimoit fort à me voir & à causer avec moi des affaires d'Italie & des folies de M. de M....., dont il savoit de son côté bien des traits par les bureaux des affaires étrangères, dans lesquels il avoit beaucoup de liaisons. J'eus le plaisir aussi de revoir chez lui mon ancien camarade Dupont, qui avoit acheté une charge dans sa province, & dont les affaires le ramenoient quelquefois à Paris. M. de J.....e devint peu-à-peu si empressé de m'avoir, qu'il en devint même gênant, &

quoique nous logeassions dans des quartiers fort éloignés, il y avoit du bruit entre nous, quand je passois une semaine entière sans aller dîner chez lui. Quand il alloit à J.....e, il m'y vouloit toujours emmener; mais y étant une fois allé passer huit jours, qui me parurent fort longs, je n'y voulus plus retourner. M. de J.....e étoit assurément un honnête & galant homme; aimable, même à certains égards, mais il avoit peu d'esprit, il étoit beau, tant soit peu narcissé, & passablement ennuyeux. Il avoit un recueil singulier, & peut-être unique au monde, dont il s'occupoit beaucoup, dont il occupoit aussi ses hôtes qui, quelquefois s'en amusoient moins que lui. C'étoit une collection très-complète de tous les vaudevilles de la cour & de Paris, depuis plus de cinquante ans,

où l'on trouvoit beaucoup d'anecdotes, qu'on auroit inutilement cherchées ailleurs. Voilà des mémoires pour l'histoire de France, dont on ne s'aviferoit guères chez toute autre nation.

Un jour, au fort de notre meilleure intelligence il me fit un accueil si froid, si glaçant, si peu dans son ton ordinaire, qu'après lui avoir donné occasion de s'expliquer, & même l'en avoir prié, je sortis de chez lui avec la résolution, que j'ai tenue, de n'y plus remettre les pieds; car on ne me voit guère où j'ai été une fois mal reçu, & il n'y avoit point ici de Diderot qui plaîdât pour M. de J.....e. Je cherchai vainement dans ma tête quel tort je pouvois avoir avec lui : je ne trouvai rien. J'étois sûr de n'avoir jamais parlé de lui ni des siens que de la façon la plus honorable; car

je lui étois sincèrement attaché, & outre que je n'en avois que du bien à dire, ma plus inviolable maxime a toujours été de ne parler qu'avec honneur des maisons que je fréquentois.

Enfin à force de ruminer, voici ce que je conjecturai. La dernière fois que nous nous étions vus, il m'avoit donné à souper chez des filles de sa connoissance, avec deux ou trois commis des affaires étrangères, gens très-aimables, & qui n'avoient point du tout l'air ni le ton libertin : & je puis jurer que de mon côté la soirée se passa à méditer assez tristement sur le malheureux sort de ces créatures. Je ne payai pas mon écot, parce que M. de J.....e nous donnoit à souper, & je ne donnai rien à ces filles, parce que je ne leur fis point gagner comme à la Padoana, le paye-

ment que j'aurois pu leur offrir. Nous sortîmes tous assez gais & de très-bonne intelligence. Sans être retourné chez ces filles, j'allai trois ou quatre jours après dîner chez M. de J.....e que je n'avois pas revu depuis lors, & qui me fit l'accueil que j'ai dit. N'en pouvant imaginer d'autre cause, que quelque mal-entendu relatif à ce souper, & voyant qu'il ne vouloit pas s'expliquer, je pris mon parti & cessai de le voir : mais je continuai de lui envoyer mes ouvrages : il me fit faire souvent des complimens, & l'ayant un jour rencontré au chauffoir de la comédie, il me fit, sur ce que je n'allois plus le voir, des reproches obligeans, qui ne m'y ramenèrent pas. Ainsi cette affaire avoit plus l'air d'une bouderie que d'une rupture. Toutefois ne l'ayant pas revu & n'ayant plus oui parler de lui

depuis lors, il eut été trop tard pour y retourner au bout d'une interruption de plusieurs années. Voilà pourquoi M. de J.....e n'entre point ici dans ma liste, quoique j'eusse assez long-temps fréquenté sa maison.

Je n'enflerai point la même liste de beaucoup d'autres connoissances moins familières, ou qui par mon absence, avoient cessé de l'être, & que je ne laissai pas de voir quelquefois en campagne, tant chez moi qu'à mon voisinage, telles, par exemple, que les abbés de Condillac, de Mably, MM. de Mairan, de la Live, de Boisgelou, Vatelet, Ancelet, & d'autres qu'il seroit trop long de nommer. Je passerai légèrement aussi sur celle de M. de Margency, gentilhomme ordinaire du roi, ancien membre de la cotterie H.....e qu'il avoit

quittée ainfi que moi, & ancien ami de Mde. D'....y, dont il s'étoit détaché ainfi que moi, ni fur celle de fon ami Desmahis, auteur célèbre, mais éphémère, de la comédie de l'Impertinent. Le premier étoit mon voifin de campagne, fa terre de Margency étant près de Montmorenci. Nous étions d'anciennes connoiffances; mais le voifinage & une certaine conformité d'expériences, nous rapprochèrent davantage. Le fecond mourut peu après. Il avoit du mérite & de l'efprit: mais il étoit un peu l'original de fa comédie, un peu fat auprès des femmes, & n'en fut pas extrêmement regretté.

Mais je ne puis omettre une correfpondance nouvelle de ce temps-là, qui a trop influé fur le refte de ma vie, pour que je néglige d'en marquer le commencement. Il s'agit  
de

de M. de L..... de M.....s, premier préfident de la cour des Aides, chargé pour lors de la librairie, qu'il gouvernoit avec autant de lumières que de douceur, & à la grande fatisfaction des gens de lettres. Je ne l'avbis pas été voir à Paris une feule fois; cependant j'avois toujours éprouvé de fa part les facilités les plus obligeantes, quant à la censure, & je favois qu'en plus d'une occafion, il avoit fort malmené ceux qui écrivoient contre moi. J'eus de nouvelles preuves de fes bontés au fujet de l'impreffion de la Julie; car les épreuves d'un fi grand ouvrage étant fort coûteufes à faire venir d'Amfterdam par la pofte, il permit, ayant fes ports francs, qu'elles lui fuflent adreffées, & il me les envoyoit franches auffi fous le contre-feing de M. le chancelier fon père. Quand l'ou-

vrage fut imprimé, il n'en permit le débit dans le royaume, qu'ensuite d'une édition qu'il en fit faire à mon profit, malgré moi-même : comme ce profit eut été de ma part un vol fait à Rey à qui j'avois vendu mon manuscrit, non-seulement je ne voulus point accepter le présent qui m'étoit destiné pour cela, sans son aven, qu'il accorda très-généreusement ; mais je voulus partager avec lui les cent pistoles à quoi monta ce présent & dont il ne voulut rien. Pour ces cent pistoles, j'eus le désagrément dont M. de M.....s ne m'avoit pas prévenu, de voir horriblement mutiler mon ouvrage, & empêcher le débit de la bonne édition, jusqu'à ce que la mauvaise fut écoulée.

J'ai toujours regardé M. de M.....s comme un homme d'une droiture à toute épreuve. Jamais

rien de ce qui m'est arrivé ne m'a fait douter un moment de sa probité : mais aussi foible qu'honnête, il nuit quelquefois aux gens pour lesquels il s'intéresse, à force de les vouloir préserver. Non-seulement il fit retrancher plus de cent pages dans l'édition de Paris ; mais il fit un retranchement, que l'auteur seul pouvoit se permettre, dans l'exemplaire de la bonne édition qu'il envoya à Mde. de P.....r. Il est dit quelque part dans cet ouvrage, que la femme d'un charbonnier est plus digne de respect que la maîtresse d'un prince. Cette phrase m'étoit venue dans la chaleur de la composition, sans aucune application, je le jure. En relisant l'ouvrage, je vis qu'on feroit cette application. Cependant, par la très-imprudente maxime de ne rien ôter, par égard aux applications qu'on pouvoit fai-



re, quand j'avois dans ma conscience le témoignage de ne les avoir pas faites en écrivant, je ne voulus point ôter cette phrase, & je me contentai de substituer le mot Prince au mot *Roi*, que j'avois d'abord mis. Cet adoucissement ne parut pas suffisant à M. de M.....s : il retranscha la phrase entière dans un carton qu'il fit imprimer exprès, & coller aussi proprement qu'il fut possible dans l'exemplaire de Mde. de P.....r. Elle n'ignora pas ce tour de passe-passe. Il se trouva de bonnes ames qui l'en instruisirent. Pour moi, je ne l'appris que long-temps après, lorsque je commençois d'en sentir les suites.

N'est-ce point encore ici la première origine de la haine couverte, mais implacable, d'une autre Dame, qui étoit dans un cas pareil, sans que j'en fusse rien, ni même que

je la connus quand j'écrivis ce passage? Quand le livre se publia, la connoissance étoit faite & j'étois très-inquiet. Je le dis au chevalier de Lorenzy qui se moqua de moi, & m'assura que cette Dame en étoit si peu offensée qu'elle n'y avoit pas même fait attention. Je le crus, un peu légèrement peut-être, & je me tranquillifai fort mal-à-propos.

Je reçus à l'entrée de l'hiver une nouvelle marque des bontés de M. de M.....s à laquelle je fus fort sensible, quoique je ne jugeasse pas à propos d'en profiter. Il y avoit une place vacante dans le journal des savans. Margency m'écrivit pour me la proposer comme de lui-même. Mais il me fut aisé de comprendre, par le tour de sa lettre, qu'il étoit instruit & autorisé; & lui-même me marqua dans la suite qu'il avoit été chargé de me faire cette offre. Le

travail de cette place étoit peu de chose. Il ne s'agissoit que de deux extraits par mois dont on m'apporteroit les livres, sans être obligé jamais à aucun voyage de Paris, pas même pour faire au magistrat une visite de remerciement. J'entrois par-là dans une société de gens de lettres du premier mérite, MM. de Mairan, Clairaut, de Guignes, & l'abbé Barthelemi, dont la connoissance étoit déjà faite avec les deux premiers, & très-bonne à faire avec les deux autres. Enfin, pour un travail si peu pénible, & que je pouvois faire si commodément, il y avoit un honoraire de huit cent francs attachés à cette place. Je fus indécis quelques heures avant que de me déterminer, & je puis jurer que ce ne fut que par la crainte de fâcher Margency, & de déplaire à M. de M.....s.

Mais enfin la gêne insupportable de ne pouvoir travailler à mon heure & d'être commandé par le temps; bien plus encore, la certitude de mal remplir les fonctions dont il falloit me charger, l'emportèrent sur tout, & me déterminèrent à refuser une place pour laquelle je n'étois pas propre. Je savois que tout mon talent ne venoit que d'une certaine chaleur d'ame sur les matières que j'avois à traiter, & qu'il n'y avoit que l'amour du grand, du vrai, du beau qui put animer mon génie; & que m'auroient importé les sujets de la plupart des livres que j'aurois à extraire, & les livres mêmes? Mon indifférence pour la chose eut glacé ma plume & abruti mon esprit. On s'imaginoit que je pouvois écrire par métier comme tous les autres gens de lettres, au lieu que je ne

fus jamais écrire que par passion. Ce n'étoit assurément pas là ce qu'il falloit au journal des savans. J'écrivis donc à Margency une lettre de remerciement, tournée avec toute l'honnêteté possible, dans laquelle je lui fis si bien le détail de mes raisons, qu'il ne se peut pas que ni lui, ni M. de M.....s aient cru qu'il entrât ni humeur ni orgueil dans mon refus. Aussi l'approuverent-ils l'un & l'autre, sans m'en faire moins bon visage, & le secret fut si bien gardé sur cette affaire, que le public n'en a jamais eu le moindre vent.

Cette proposition ne venoit pas dans un moment favorable pour me la faire agréer. Car, depuis quelque temps, je formois le projet de quitter tout-à-fait la littérature, & surtout le métier d'auteur. Tout ce qui venoit de m'arriver m'avoit

absolument dégoûté des gens de lettres, & j'avois éprouvé qu'il étoit impossible de courir la même carrière sans avoir quelques liaisons avec eux. Je ne l'étois guères moins des gens du monde, & en général de la vie mixte que je venois de mener, moitié à moi-même, & moitié à des sociétés pour lesquelles je n'étois point fait. Je sentoient plus que jamais, & par une constante expérience, que toute association inégale est toujours défavantageuse au parti foible. Vivant avec des gens opulens, & d'un autre état que celui que j'avois choisi, sans tenir maison comme eux, j'étois obligé de les imiter en bien des choses, & de menues dépenses, qui n'étoient rien pour eux, étoient pour moi non moins ruineuses qu'indispensables. Qu'un autre homme aille dans une maison de campagne, il

est servi par son laquais, tant à table que dans la chambre : il l'envoie chercher tout ce dont il a besoin ; n'ayant rien à faire directement avec les gens de la maison, ne les voyant même pas, il ne leur donne des étrennes que quand & comme il lui plaît : mais moi, seul, sans domestique, j'étois à la merci de ceux de la maison, dont il falloit nécessairement capter les bonnes grâces, pour n'avoir pas beaucoup à souffrir ; & traité comme l'égal de leur maître, il en falloit aussi traiter les gens comme tel, & même faire pour eux plus qu'un autre, parce qu'en effet, j'en avois bien plus besoin. Passe encore quand il y a peu de domestiques ; mais dans les maisons où j'allois, il y en avoit beaucoup, tous très-rogués, très-fripons, très-alertes, j'entends pour leur intérêt, & les coquins savoient

faire en sorte que j'avois successivement besoin de tous. Les femmes de Paris, qui ont tant d'esprit, n'ont aucune idée juste sur cet article, & à force de vouloir économiser ma bourse, elles me ruinoient. Si je soupois en ville, un peu loin de chez moi, au lieu de souffrir que j'envoyasse chercher un fiacre, la dame de la maison faisoit mettre des chevaux pour me remmener ; elle étoit fort aise de m'épargner les vingt-quatre sols du fiacre ; quant à l'écu que je donnois au laquais & au cocher, elle n'y songeoit pas. Une femme m'écrivoit-elle de Paris à l'Hermitage ou à Montmorency ? Ayant regret aux quatre sols de port que sa lettre m'auroit coûtés, elle me l'envoyoit par un de ses gens, qui arrivoit à pied tout en nage, & à qui je donnois à dîner & un écu qu'il avoit assurément

bien gagné. Me proposoit-elle d'aller passer huit ou quinze jours avec elle à sa campagne? elle se disoit en elle-même ce sera toujours une économie pour ce pauvre garçon; pendant ce temps-là, sa nourriture ne lui coûtera rien. Elle ne songeoit pas qu'aussi, durant ce temps-là, je ne travaillois point, que mon ménage & mon loyer & mon linge & mes habits n'en alloient pas moins, que je payois mon barbier à double, & qu'il ne laissoit pas de m'en coûter chez elle, plus qu'il ne m'en auroit coûté chez moi, quoique je bornasse mes petites largeesses aux seules maisons où je vivois d'habitude, elles ne laissoient pas de m'être ruineuses. Je puis assurer que j'ai bien versé vingt-cinq écus chez Mde. d'H..... à Eaubonne, où je n'ai couché que quatre ou cinq fois, & plus de cent pistoles, tant

à E....y qu'à la C.....e, pendant les cinq ou six ans que j'y fus le plus assidu. Ces dépenses sont inevitables pour un homme de mon humeur, qui ne fait se pourvoir de rien, ni s'ingénier sur rien, ni supporter l'aspect d'un valet qui grogne, & qui vous sert en rechignant. Chez Mde. D...n même, où j'étois de la maison, & où je rendois mille services aux domestiques, je n'ai jamais reçu les leurs qu'à la pointe de mon argent. Dans la suite, il a fallu renoncer tout-à-fait à ces petites libéralités que ma situation ne m'a plus permis de faire, & je vins à sentir bien plus durement encore, l'inconvénient de fréquenter des gens d'une autre condition que la mienne.

Encore si cette vie eût été de mon goût, je me serois consolé d'une dépense onéreuse, consacrée

à mes plaisirs : mais se ruiner pour s'ennuyer étoit trop insupportable, & j'avois si bien senti le poids de ce train de vie que, profitant de l'intervalle de liberté où je me trouvois pour lors, j'étois déterminé à le perpétuer, à renoncer totalement à la grande société, à la composition des livres, à tout commerce de littérature, & à me renfermer pour le reste de mes jours dans la sphère étroite & paisible pour laquelle je me sentoient né.

Le produit de la lettre à d'Alembert & de la nouvelle Héloïse avoit un peu remonté mes finances, qui s'étoient fort épuisées à l'Hermilage. Je me voyois environ mille écus devant moi. L'Emile, auquel je m'étois mis tout de bon quand j'eus achevé l'Héloïse, étoit fort avancé, & son produit devoit au moins doubler cette somme. Je for-

mai le projet de placer ce fonds de manière à me faire une petite rente viagère qui put, avec ma copie, me faire subsister sans plus écrire. J'avois encore deux ouvrages sur le chantier. Le premier étoit mes *Institutions politiques*. J'examinai l'état de ce livre, & je trouvai qu'il demandoit encore plusieurs années de travail. Je n'eus pas le courage de le poursuivre & d'attendre qu'il fut achevé, pour exécuter ma résolution. Ainsi, renonçant à cet ouvrage, je résolus d'en tirer ce qui pouvoit se détacher, puis de brûler tout le reste ; & poussant ce travail avec zèle, sans interrompre celui de l'Emile, je mis, en moins de deux ans, la dernière main au Contrat Social.

Restoit le Dictionnaire de musique. C'étoit un travail de manœuvre qui pouvoit se faire en tout

temps, & qui n'avoit pour objet qu'un produit pécuniaire. Je me réservai de l'abandonner ou de l'achever à mon aise, selon que mes autres ressources rassemblées me rendroient celle-là nécessaire ou superflue. A l'égard de la *Morale sensitive*, dont l'entreprise étoit restée en esquisse, je l'abandonnai totalement.

Comme j'avois en dernier projet, si je pouvois me passer tout-à-fait de la copie, celui de m'éloigner de Paris où l'affluence des survenans rendoit ma subsistance coûteuse, & m'ôtoit le temps d'y pourvoir; pour prévenir dans ma retraite l'ennui dans lequel on dit que tombe un auteur, quand il a quitté la plume, je me réservois une occupation qui put remplir le vide de ma solitude, sans me tenter de plus rien faire imprimer de mon vivant. Je ne fais  
par

par quelle fantaisie Rey me pressoit depuis long-temps d'écrire les mémoires de ma vie. Quoiqu'ils ne fussent pas jusqu'alors fort intéressans par les faits, je sentis qu'ils pouvoient le devenir par la franchise que j'étois capable d'y mettre, & je résolus d'en faire un ouvrage unique par une véracité sans exemple, afin qu'au moins une fois, on put voir un homme tel qu'il étoit en-dedans. J'avois toujours ri de la fausse naïveté de Montagne qui, faisant semblant d'avouer ses défauts, a grand soin de ne s'en donner que d'aimables : tandis que je sentoie, moi, qui me suis cru toujours, & qui me crois encore, à tout prendre, le meilleur des hommes, qu'il n'y a point d'intérieur humain, si pur qu'il puisse être, qui ne recèle quelque vice odieux. Je savois qu'on me peignoit dans

130 LES CONFESSIONS.

le public sous des traits si peu semblables aux miens, & quelquefois si difformes que, malgré le mal, dont je ne voulois rien taire, je ne pouvois que gagner encore à me montrer tel que j'étois. D'ailleurs, cela ne se pouvant faire sans laisser voir aussi d'autres gens tels qu'ils étoient, & par conséquent, cet ouvrage ne pouvant paroître qu'après ma mort & celle de beaucoup d'autres, cela m'enhardissoit davantage à faire mes confessions, dont jamais je n'aurois à rougir devant personne. Je résolus donc de consacrer mes loisirs à bien exécuter cette entreprise, & je me mis à recueillir les lettres & papiers qui pouvoient guider ou réveiller ma mémoire, regrettant fort tout ce que j'avois déchiré, brûlé, perdu jusqu'alors.

Ce projet de retraite absolue, un

LIVRE X. 131

des plus sensés que j'eusse jamais fait, étoit fortement empreint dans mon esprit, & déjà je travaillois à son exécution, quand le ciel, qui me préparoit une autre destinée, me jeta dans un nouveau tourbillon.

Montmorenci, cet ancien & beau patrimoine de l'illustre maison de ce nom, ne lui appartient plus depuis la confiscation. Il a passé, par la sœur du duc Henri, dans la maison de Condé, qui a changé le nom de Montmorenci en celui d'Anguien, & ce duché n'a d'autre château qu'une vieille tour, où l'on tient les archives & où l'on reçoit les hommages des vassaux. Mais on voit à Montmorenci ou Anguien, une maison particulière, bâtie par Croifat, dit *le pauvre*, laquelle ayant la magnificence des plus superbes châteaux, en mérite & en porte le nom. L'aspect im-



posant de ce bel édifice, la terrasse sur laquelle il est bâti, sa vue, unique peut-être au monde, son vaste salon peint d'une excellente main, son jardin planté par le célèbre Le Nôtre; tout cela forme un tout dont la majesté frappante a pourtant je ne fais quoi de simple, qui soutient & nourrit l'admiration. M. le *Maréchal* duc de *Luxembourg*, qui occupoit alors cette maison, venoit tous les ans dans ce pays, où jadis ses pères étoient les maîtres, passer en deux fois cinq ou six semaines, comme simple habitant, mais avec un éclat qui ne dégénéroit point de l'ancienne splendeur de sa maison. Au premier voyage qu'il y fit, depuis mon établissement à Montmorenci, M. & Mde. la *Maréchale* envoyèrent un valet-de-chambre me faire compliment de leur part, & m'inviter à souper chez

eux toutes les fois que cela me feroit plaisir. A chaque fois qu'ils revinrent, ils ne manquèrent point de réitérer le même compliment & la même invitation. Cela me rappeloit Mde. de B.....l m'envoyant dîner à l'office. Les temps étoient changés; mais j'étois demeuré le même. Je ne voulois point qu'on m'envoyât dîner à l'office, & je me fouciois peu de la table des grands. J'aurois mieux aimé qu'ils me laissassent pour ce que j'étois, sans me fêter & sans m'avilir. Je répondis honnêtement & respectueusement aux politesses de M. & Mde. de Luxembourg; mais je n'acceptai point leurs offres, &, tant mes incommodités que mon humeur timide & mon embarras à parler, me faisant frémir à la seule idée de me présenter dans une assemblée de gens de la cour, je n'allai pas

134 LES CONFESIONS.

même au château faire une visite de remerciement, quoique je comprisse assez que c'étoit ce qu'on cherchoit, & que tout cet empressement étoit plutôt une affaire de curiosité que de bienveillance.

Cependant les avances continuèrent, & allèrent même en augmentant. Mde. la comtesse de Boufflers qui étoit fort liée avec Mde. la Maréchale, étant venue à Montmorency, envoya savoir de mes nouvelles & me proposer de me venir voir. Je répondis comme je devois, mais je ne démarrai point. Au voyage de Pâques de l'année suivante 1759, le chevalier de Lorenzy, qui étoit de la cour de M. le prince de Conti & de la société de Mde. de L.....g, vint me voir plusieurs fois, nous fîmes connaissance; il me pressa d'aller au château: je n'en fis rien. Enfin,

LIVRE X. 135

un après-midi que je ne songeois à rien moins, je vis arriver M. le maréchal de L.....g suivi de cinq ou six personnes. Pour lors il n'y eut plus moyen de m'en dédire, & je ne pus éviter, sous peine d'être un arrogant & un mal-appris, de lui rendre sa visite & d'aller faire ma cour à Mde. la Maréchale, de la part de laquelle il m'avoit comblé des choses les plus obligeantes. Ainsi commencèrent, sous de funestes auspices, des liaisons dont je ne pus plus long-temps me défendre, mais qu'un pressentiment trop bien fondé, me fit redouter jusqu'à ce que j'y fusse engagé.

Je craignois excessivement Mde. de L.....g. Je savois qu'elle étoit aimable. Je l'avois vue plusieurs fois au spectacle, & chez Mde. D...n, il y avoit dix ou douze ans, lorsqu'elle étoit duchesse de B.....s

& qu'elle brilloit encore de sa première beauté. Mais elle passoit pour maligne, & dans une aussi grande Dame, cette réputation me faisoit trembler. A peine l'eus-je vue, que je fus subjugué. Je la trouvai charmante, de ce charme à l'épreuve du temps, le plus fait pour agir sur mon cœur. Je m'attendois à lui trouver un entretien mordant & plein d'épigrammes. Ce n'étoit point cela; c'étoit beaucoup mieux. La conversation de Mde. de L.....g ne pétille pas d'esprit. Ce ne sont pas des faillies, & ce n'est pas même proprement de la finesse: mais c'est une délicatesse exquise qui ne frappe jamais & qui plaît toujours. Ses flatteries sont d'autant plus enivrantes qu'elles sont plus simples; on diroit qu'elles lui échappent sans qu'elle y pense, & que c'est son cœur qui s'épanche, uniquement

parce qu'il est trop rempli. Je crus m'appercevoir dès la première visite, que malgré mon air gauche & mes lourdes phrases, je ne lui déplaisois pas. Toutes les femmes de la cour savent vous persuader cela quand elles veulent, vrai ou non, mais toutes ne savent pas, comme Mde. de L.....g, vous rendre cette persuasion si douce qu'on ne s'avise plus d'en vouloir douter. Dès le premier jour ma confiance en elle eut été aussi entière qu'elle ne tarda pas à le devenir, si Mde. la duchesse de Montmorenci sa belle-fille, jeune folle, assez maligne aussi, ne se fut avisée de m'entreprendre, & tout au travers de force éloges de sa maman, & de feintes agaceries pour son propre compte, ne m'eut mis en doute si je n'étois pas perfidie.

Je me ferois peut-être difficile-

ment rassuré sur cette crainte auprès des deux Dames, si les extrêmes bontés de M. le Maréchal ne m'eussent confirmé que les leurs étoient sérieuses. Rien de plus surprenant, vu mon caractère timide, que la promptitude avec laquelle je le pris au mot, sur le pied d'égalité où il voulut se mettre avec moi, si ce n'est peut-être celle avec laquelle il me prit au mot lui-même, sur l'indépendance absolue dans laquelle je voulois vivre. Persuadés l'un & l'autre que j'avois raison d'être content de mon état & de n'en vouloir pas changer, ni lui ni Mde de L.....g n'ont paru vouloir s'occuper un instant de ma bourse ou de ma fortune; quoique je ne pusse douter du tendre intérêt qu'ils prenoient à moi tous les deux, jamais ils ne m'ont proposé de place & ne m'ont offert leur

crédit, si ce n'est une seule fois que Mde. de L.....g parut désirer que je voulusse entrer à l'académie françoise. J'alléguai ma religion: elle me dit que ce n'étoit pas un obstacle, ou qu'elle s'engageoit à le lever. Je répondis que quelque honneur que ce fut pour moi d'être membre d'un corps si illustre, ayant refusé à M. de Tressan & en quelque sorte au roi de Pologne, d'entrer dans l'académie de Nancy, je ne pouvois plus honnêtement entrer dans aucune. Mde. de L.....g n'insista pas & il n'en fut plus reparlé. Cette simplicité de commerce avec de si grands seigneurs, & qui pouvoient tout en ma faveur, M. de L.....g étant & méritant bien d'être l'ami particulier du roi, contraste bien singulièrement avec les continuels soucis, non moins importuns qu'officieux, des amis

protecteurs que je venois de quitter, & qui cherchoient moins à me servir qu'à m'avillir.

Quand M. le Maréchal m'étoit venu voir à Mont-Louis, je l'avois reçu avec peine lui & sa suite, dans mon unique chambre, non parce que je fus obligé de le faire asseoir au milieu de mes affiettes sales & de mes pots cassés; mais parce que mon plancher pourri tomboit en ruine, & que je craignois que le poids de sa suite ne l'effondrât tout-à-fait. Moins occupé de mon propre danger que de celui que l'affabilité de ce bon seigneur lui faisoit courir, je me hâtai de le tirer de-là pour le mener, malgré le froid qu'il faisoit encore, à mon donjon, tout ouvert & sans cheminée. Quand il y fut, je lui dis la raison qui m'avoit engagé à l'y conduire : il l'a redit à Mde. la Maréchale, & l'un

& l'autre me pressèrent, en attendant qu'on referoit mon plancher, d'accepter un logement au château, ou, si je l'aimois mieux, dans un édifice isolé qui étoit au milieu du parc, & qu'on appeloit le petit château. Cette demeure enchantée mérite qu'on en parle.

Le parc ou jardin de Montmorenci n'est pas en plaine comme celui de la C.....e. Il est inégal, montueux, mêlé de collines & d'enfoncemens, dont l'habile artiste a tiré parti pour varier les bosquets, les ornemens, les eaux, les points de vue, & multiplier pour ainsi dire, à force d'art & de génie, un espace en lui-même assez resserré. Ce parc est couronné dans le haut par la terrasse & le château; dans le bas il forme une gorge qui s'ouvre & s'élargit vers la vallée, & dont l'angle est rempli par une

grande pièce d'eau. Entre l'orangerie qui occupe cet élargissement & cette pièce d'eau entourée de côteaux bien décorés, de bosquets & d'arbres, est le petit château dont j'ai parlé. Cet édifice & le terrain qui l'entoure, appartenait jadis au célèbre le Brun, qui se plut à le bâtir & le décorer avec ce goût exquis d'ornemens & d'architecture, dont ce grand peintre s'étoit nourri. Ce château depuis lors a été rebâti, mais toujours sur le dessin du premier maître. Il est petit, simple, mais élégant. Comme il est dans un fond, entre le bassin de l'orangerie, & la grande pièce d'eau, par conséquent sujet à l'humidité, on l'a percé dans son milieu d'un peristyle à jour entre deux étages de colonnes, par lequel l'air jouant dans tout l'édifice, le maintient sec malgré sa situation. Quand on re-

garde ce bâtiment de la hauteur opposée qui lui fait perspective, il paroît absolument environné d'eau, & l'on croit voir une isle enchantée, ou la plus jolie des trois isles Borromées, appelée *Isola bella* dans le lac Majeur.

Ce fut dans cet édifice solitaire qu'on me donna le choix d'un des quatre appartemens complets qu'il contient, outre le rez-de-chaussée composé d'une salle de bal, d'une salle de billard & d'une cuisine. Je pris le plus petit & le plus simple au-dessus de la cuisine, que j'eus aussi. Il étoit d'une propreté charmante, l'ameublement en étoit blanc & bleu. C'est dans cette profonde & délicieuse solitude qu'au milieu des bois & des eaux, aux concerts des oiseaux de toute espèce, au parfum de la fleur d'orange, je composai dans une continuelle

extase, le cinquième livre de l'Emile, dont je dus en grande partie le coloris assez frais à la vive impression du local où je l'écrivois.

Avec quel empressement je courais tous les matins au lever du soleil, respirer un air embaumé sur le périfile! Quel bon café au lait j'y prenois tête-à-tête avec ma Thérèse! Ma chatte & mon chien nous faisoient compagnie. Ce seul cortège m'eut suffi pour toute ma vie, sans éprouver jamais un moment d'ennui. J'étois-là dans le Paradis terrestre; j'y vivois avec autant d'innocence, & j'y goûtois le même bonheur.

Au voyage de Juillet, M. & Mde. de L.....g me marquèrent tant d'attentions, & me firent tant de caresses, que logé chez eux & comblé de leurs bontés, je ne pus moins faire que d'y répondre en  
les

les voyant assidument. Je ne les quittois presque point: j'allois le matin faire ma cour à Mde. la Maréchale, j'y dînois, j'allois l'après-midi me promener avec M. le Maréchal; mais je n'y soupois pas, à cause du grand monde, & qu'on y soupoit trop tard pour moi. Jusqu'alors tout étoit convenable, & il n'y avoit point de mal encore, si j'avois su m'en tenir là. Mais je n'ai jamais su garder un milieu dans mes attachemens, & remplir simplement des devoirs de société. J'ai toujours été tout ou rien; bientôt je fus tout, & me voyant fêté, gâté par des personnes de cette considération, je passai les bornes, & me pris pour eux d'une amitié qu'il n'est permis d'avoir que pour ses égaux. J'en mis toute la familiarité dans mes manières, tandis qu'ils ne se relâchèrent jamais dans

les leurs, de la politesse à laquelle ils m'avoient accoutumé. Je n'ai pourtant jamais été très à mon aise avec Mde. la Maréchale. Quoique je ne fusse pas parfaitement rassuré sur son caractère, je le redoutois moins que son esprit. C'étoit par-là surtout qu'elle m'en imposoit. Je savois qu'elle étoit difficile en conversations, & qu'elle avoit droit de l'être. Je savois que les femmes & surtout les grandes Dames, veulent absolument être amusées, qu'il vaudroit mieux les offenser que les ennuyer, & je jugeois par ses commentaires sur ce qu'avoient dit les gens qui venoient de partir, de ce qu'elle devoit penser de mes balourdises. Je m'avisai d'un supplément pour me sauver auprès d'elle l'embarras de parler; ce fut de lire. Elle avoit ouï parler de la Julie; elle savoit qu'on l'imprimoit; elle mar-

qua de l'empressement de voir cet ouvrage; j'offris de le lui lire; elle accepta. Tous les matins je me rendois chez elle sur les dix heures; M. de Luxembourg y venoit: on fermoit la porte. Je lisois à côté de son lit, & je compassai si bien mes lectures, qu'il y en auroit eu pour tout le voyage, quand même il n'auroit pas été interrompu (\*). Le succès de cet expédient passa mon attente. Mde. de Luxembourg s'engoua de la Julie & de son auteur; elle ne parloit que de moi, ne s'occupoit que de moi, me disoit des douceurs toute la journée, m'embrassoit dix fois le jour. Elle voulut que j'eusse toujours ma place à table à côté d'elle, & quand quelques seigneurs vouloient prendre cette

---

(\*) La perte d'une grande bataille, qui affligea beaucoup le roi, força M. de Luxembourg de retourner précipitamment à la cour.



place, elle leur disoit que c'étoit la mienne, & les faisoit mettre ailleurs. On peut juger de l'impression que ces manières charmantes faisoient sur moi, que les moindres marques d'affection subjuguent. Je m'attachois réellement à elle, à proportion de l'attachement qu'elle me témoignoit. Toute ma crainte, en voyant cet engouement, & me sentant si peu d'agrément dans l'esprit pour le soutenir, étoit qu'il ne se changeât en dégoût, & malheureusement pour moi cette crainte ne fut que trop bien fondée.

Il falloit qu'il y eût une opposition naturelle entre son tour d'esprit & le mien, puisqu'indépendamment des foules de balourdises qui m'échappoient à chaque instant dans la conversation, dans mes lettres mêmes, & lorsque j'étois le mieux avec elle, il se trouvoit des

choses qui lui déplaisoient, sans que je pusse imaginer pourquoi. Je n'en citerai qu'un exemple, & j'en pourrais citer vingt. Elle fut que je faisois pour Mde. d'H..... une copie de l'Héloïse à tant la page. Elle en voulut avoir une sur le même pied. Je la lui promis, & la mettant par-là du nombre de mes pratiques, je lui écrivis quelque chose d'obligeant & d'honnête à ce sujet, du moins telle étoit mon intention. Voici sa réponse, qui me fit tomber des nues.

*A Versailles, ce mardi.*

“ Je suis ravie, je suis contente,  
 „ votre lettre m'a fait un plaisir  
 „ infini, & je me presse pour vous  
 „ le mander & pour vous en remercier.

„ Voici les propres termes de  
 „ votre lettre. *Quoique vous soyez  
 „ sûrement une très-bonne pratique, je  
 „ me fais quelque peine de prendre*

150 LES CONFESSIONS.

„ votre argent : régulièrement ce seroit  
 „ à moi de payer le plaisir que j'aurois  
 „ de travailler pour vous. Je ne vous  
 „ en dis pas davantage. Je me plains  
 „ de ce que vous ne me parlez jamais  
 „ de votre santé. Rien ne m'intéresse  
 „ davantage. Je vous aime de tout  
 „ mon cœur ; & c'est, je vous assure,  
 „ bien tristement que je vous le  
 „ mande, car j'aurois bien du plaisir  
 „ à vous le dire moi-même. M. de  
 „ Luxembourg vous aime & vous  
 „ embrasse de tout son cœur. „

En recevant cette lettre, je me  
 hâtai d'y répondre, en attendant  
 plus ample examen, pour protester  
 contre toute interprétation défobli-  
 geante, & après m'être occupé  
 quelques jours à cet examen avec  
 l'inquiétude qu'on peut concevoir,  
 & toujours sans y rien comprendre,  
 voici quelle fut enfin ma dernière  
 réponse à ce sujet.

LIVRE X. 151

A Montmorency, le 8 Décembre 1759.

“ Depuis ma dernière lettre, j'ai  
 „ examiné cent & cent fois le pas-  
 „ sage en question. Je l'ai considéré  
 „ par son sens propre & naturel ; je  
 „ l'ai considéré par tous les sens qu'on  
 „ peut lui donner, & je vous avoue,  
 „ madame la Maréchale, que je ne  
 „ fais plus si c'est moi qui vous  
 „ dois des excuses, ou si ce n'est  
 „ point vous qui m'en devez. „

Il y a maintenant dix ans que ces  
 lettres ont été écrites. J'y ai sou-  
 vent repensé depuis ce temps-là ; &  
 telle est encore aujourd'hui ma stu-  
 pidité sur cet article, que je n'ai pu  
 parvenir à sentir ce qu'elle avoit  
 pu trouver dans ce passage, je ne  
 dis pas d'offensant, mais même qui  
 put lui déplaire.

A propos de cet exemplaire manu-  
 crit de l'Héloïse, que voulut avoir  
 Mde. de Luxembourg, je dois dire

ici ce que j'imaginai pour lui donner quelque avantage marqué qui le distinguât de tout autre. J'avois écrit à part les aventures de milord Edouard, & j'avois balancé longtemps à les insérer, soit en entier, soit par extrait, dans cet ouvrage, où elles me paroissoient manquer. Je me déterminai enfin à les retrancher tout-à-fait, parce que, n'étant pas du ton de tout le reste, elles en auroient gâté la touchante simplicité. J'eus une autre raison bien plus forte, quand je connus Mde. de Luxembourg. C'est qu'il y avoit dans ces aventures une marquise romaine d'un mauvais caractère, dont quelques traits, sans lui être applicables, auroient pu lui être appliqués par ceux qui ne la connoissoient pas bien. Je me félicitai donc beaucoup du parti que j'y avois pris, & m'y confirmai. Mais dans

l'ardent désir d'enrichir son exemplaire de quelque chose qui ne fût dans aucun autre, n'allai-je pas songer à ces malheureuses aventures, & former le projet d'en faire l'extrait, pour l'y ajouter? Projet insensé, dont on ne peut expliquer l'extravagance que par l'aveugle fatalité qui m'entraînoit à ma perte!

*Quos vult perdere Jupiter dementat.*

J'eus la stupidité de faire cet extrait avec bien du soin, bien du travail, & de lui envoyer ce morceau comme la plus belle chose du monde; en la prévenant toutefois, comme il étoit vrai, que j'avois brûlé l'original, que l'extrait étoit pour elle seule, & ne seroit jamais vu de personne, à moins qu'elle ne le montrât elle-même; ce qui, loin de lui prouver ma prudence & ma discrétion, comme je croyois faire, n'étoit que l'avertir du juge-

ment que je portois moi-même sur l'application des traits dont elle auroit pu s'offenser. Mon imbécillité fut telle, que je ne doutois pas qu'elle ne fût enchantée de mon procédé. Elle ne me fit pas là-dessus les grands complimens que j'en attendois, & jamais, à ma très-grande surprise, elle ne me parla du cahier que je lui avois envoyé. Pour moi, toujours charmé de ma conduite dans cette affaire, ce ne fut que long-temps après que je jugai, sur d'autres indices, de l'effet qu'elle avoit produit.

J'eus encore, en faveur de son manuscrit, une autre idée plus raisonnable, mais qui, par des effets plus éloignés, ne m'a guère été moins nuisible; tant tout concourt à l'œuvre de la destinée quand elle appelle un homme au malheur. Je pensai d'orner ce manuscrit des

dessins des estampes de la Julie, lesquels dessins se trouvèrent être du même format que le manuscrit. Je demandai à C..... ces dessins, qui m'appartenoient à toutes sortes de titres, & d'autant plus que je lui avois abandonné le produit des planches, lesquelles eurent un grand débit. C..... est aussi rusé que je le suis peu. A force de se faire demander ces dessins, il parvint à savoir ce que j'en voulois faire. Alors, sous prétexte d'ajouter quelque ornement à ces dessins, il se les fit laisser, & finit par les présenter lui-même.

*Ego versiculos feci, tulit alter honores.*

Cela acheva de l'introduire à l'hôtel de Luxembourg sur un certain pied. Depuis mon établissement au petit château, il m'y venoit voir très-souvent, & toujours dès le matin, surtout quand M. & Mde. de

156 LES CONFESSIONS.

Luxembourg étoient à Montmorenci. Cela faisoit que pour passer avec lui la journée, je n'allois point au château. On me reprocha ces absences : j'en dis la raison. On me pressa d'amener M. C..... : je le fis. C'étoit ce qu'il avoit cherché. Ainsi, grâces aux bontés excessives qu'on avoit pour moi, un commis de M. T....., qui vouloit bien lui donner quelquefois sa table quand il n'avoit personne à dîner, se trouva tout d'un coup admis à celle d'un Maréchal de France, avec les princes, les duchesses, & tout ce qu'il y avoit de grand à la cour. Je n'oublierai jamais qu'un jour qu'il étoit obligé de retourner à Paris de bonne heure ; M. le Maréchal dit après le dîner à la compagnie : Allons nous promener sur le chemin de St. Denis, nous accompagnerons M. C..... Le pauvre

LIVRE X. 157

garçon n'y tint pas ; sa tête s'en alla tout-à-fait. Pour moi, j'avois le cœur si ému, que je ne pus dire un seul mot. Je suivois par derrière, pleurant comme un enfant, & mourant d'envie de baiser les pas de ce bon Maréchal : mais la suite de cette histoire de copie m'a fait anticiper ici sur les temps. Reprenons-les dans leur ordre, autant que ma mémoire me le permettra.

Sitôt que la petite maison de Mont-Louis fut prête, je la fis meubler proprement, simplement, & retournai m'y établir ; ne pouvant renoncer à cette loi que je m'étois faite, en quittant l'Hermitage, d'avoir toujours mon logement à moi ; mais je ne pus me résoudre non plus à quitter mon appartement du petit château. J'en gardai la clef, & tenant beaucoup aux jolis déjeunés du péristyle, j'allois souvent y

coucher, & j'y passois quelquefois deux ou trois jours, comme à une maison de campagne. J'étois peut-être alors le particulier de l'Europe le mieux & le plus agréablement logé. Mon hôte, M. Mathas, qui étoit le meilleur homme du monde, m'avoit absolument laissé la direction des réparations de Mont-Louis, & voulut que je disposasse de ses ouvriers, sans même qu'il s'en mêlât. Je trouvai donc le moyen de me faire d'une seule chambre au premier, un appartement complet, composé d'une chambre, d'une antichambre & d'une garderobe. Au rez-de-chaussée étoit la cuisine & la chambre de Thérèse. Le donjon me servoit de cabinet, au moyen d'une bonne cloison vitrée & d'une cheminée qu'on y fit faire. Je m'amusai quand j'y fus à orner la terrasse qu'ombrageoient déjà deux

rangs de jeunes tilleuls, j'y en fis ajouter deux pour faire un cabinet de verdure ; j'y fis poser une table & des bancs de pierre ; je l'entourai de lilas, de feringa, de chèvre-feuille ; j'y fis faire une belle platte-bande de fleurs parallèle aux deux rangs d'arbres ; & cette terrasse, plus élevée que celle du château, dont la vue étoit du moins aussi belle, & sur laquelle j'avois appriivoisé des multitudes d'oiseaux, me servoit de salle de compagnie pour recevoir M. & Mde. de Luxembourg, M. le duc de Villeroy, M. le prince de Tingry, M. le marquis d'Armentières, Mde. la duchesse de Montmorenci, Mde. la duchesse de Boufflers, Mde. la comtesse de Valentinois, Mde. la comtesse de Boufflers, & d'autres personnes de ce rang, qui, du château, ne dédaignoient pas de faire, par une montée très-

fatigante; le pèlerinage de Mont-Louis. Je devois à la faveur de M. & de Mde. de Luxembourg toutes ces visites; je le sentoîs, & mon cœur leur en faisoit bien l'hommage. C'est dans un de ces transports d'attendrissement que je dis une fois à M. de Luxembourg en l'embrassant: Ah! M. le Maréchal, je haïssois les grands avant que de vous connoître, & je les hais davantage encore; depuis que vous me faites si bien sentir combien il leur seroit aisé de se faire adorer.

Au reste, j'interpelle tous ceux qui m'ont vu durant cette époque, s'ils se sont jamais apperçu que cet éclat m'ait un instant ébloui, que la vapeur de cet encens m'ait porté à la tête; s'ils m'ont vu moins uni dans mon maintien, moins simple dans mes manières, moins liant avec le peuple, moins  
familier

familier avec mes voisins, moins prompt à rendre service à tout le monde, quand je l'ai pu, sans me rebuter jamais des importunités sans nombre, & souvent déraisonnables, dont j'étois sans cesse accablé. Si mon cœur m'attiroit au château de Montmorenci, par mon sincère attachement pour les maîtres, il me ramenoit de même à mon voisinage goûter les douceurs de cette vie égale & simple, hors de laquelle il n'est point de bonheur pour moi. Thérèse avoit fait amitié avec la fille d'un maçon, mon voisin, nommé Pilleu; je la fis de même avec le père, & après avoir le matin dîné au château, non sans gêne, mais pour complaire à Mde. la Maréchale, avec quel empressement je revenois le soir souper avec le bon homme Pilleu & sa

famille , tantôt chez lui , tantôt chez moi !

Outre ces deux logemens , j'en eus bientôt un troisième à l'hôtel de Luxembourg , dont les maîtres me pressèrent si fort d'aller les y voir quelquefois , que j'y consentis , malgré mon aversion pour Paris , où je n'avois été depuis ma retraite à l'Hermitage , que les deux seules fois dont j'ai parlé. Encore n'y allois-je que les jours convenus , uniquement pour souper , & m'en retourner le lendemain matin. J'entrois & sortois par le jardin qui donnoit sur le boulevard , de sorte que je pouvois dire , avec la plus exacte vérité , que je n'avois pas mis le pied sur le pavé de Paris.

Au sein de cette prospérité passagère se préparoit de loin la catastrophe qui devoit en marquer la fin. Peu de temps après mon retour

à Mont-Louis , j'y fis , & bien malgré moi , comme à l'ordinaire , une nouvelle connoissance qui fait encore époque dans mon histoire. On jugera dans la suite si c'est en bien ou en mal. C'est Mde. la marquise de V.....n , ma voisine , dont le mari venoit d'acheter une maison de campagne à S..... près de Montmorenci. Mademoiselle d'A.. , fille du comte d'A.. , homme de condition , mais pauvre , avoit épousé M. de V.....n , vieux , laid , sourd , dur , brutal , jaloux , balafre , borgne , au demeurant bon homme , quand on favoit le prendre , & possesseur de quinze à vingt mille livres de rentes auxquelles on la maria. Ce mignon , jurant , criant , grondant , tempêtant , & faisant pleurer sa femme toute la journée , finissoit par faire toujours ce qu'elle vouloit , & cela pour la faire enrager , attendu



qu'elle favoit lui persuader que c'étoit lui qui le vouloit, & que c'étoit elle qui ne le vouloit pas. M. de Margency, dont j'ai parlé, étoit l'ami de Madame, & devint celui de Monsieur. Il y avoit quelques années qu'il leur avoit loué son château de Margency, près d'Eaubonne & d'Andilly, & ils y étoient précisément durant mes amours pour Mde. d'H..... Mde. d'H..... & Mde. de V.....n se connoissoient par Mde. d'Aubeterre, leur commune amie; & comme le jardin de Margency étoit sur le passage de Mde. d'H..... pour aller au Mont-Olympe, sa promenade favorite, Mde. de V.....n lui donna une clef pour passer. A la faveur de cette clef, j'y passois souvent avec elle; mais je n'aimois point les rencontres imprévues, & quand Mde. de V.....n se trouvoit par hasard sur notre passage, je les

laissois ensemble sans lui rien dire, & j'allois toujours devant. Ce procédé peu galant n'avoit pas dû me mettre en bon prédicament auprès d'elle. Cependant quand elle fut à S...., elle ne laissa pas de me rechercher. Elle me vint voir plusieurs fois à Mont-Louis sans me trouver, & voyant que je ne lui rendois pas sa visite, elle s'avisa, pour m'y forcer, de m'envoyer des pots de fleurs pour ma terrasse. Il fallut bien l'aller remercier: c'en fut assez. Nous voilà liés.

Cette liaison commença par être orageuse, comme toutes celles que je faisois malgré moi. Il n'y régna même jamais un vrai calme. Le tour d'esprit de Mde. V.....n étoit par trop antipathique avec le mien. Les traits malins & les épigrammes partent chez elle avec tant de simplicité, qu'il faut une attention con-

tinuelle, & pour moi très-fatigante, pour sentir quand on est persifflé. Une niaiserie, qui me revient, suffira pour en juger. Son frère venoit d'avoir le commandement d'une frégate en course contre les Anglois. Je parlois de la manière d'armer cette frégate, sans nuire à sa légèreté. Oui, dit-elle, d'un ton tout uni, l'on ne prend de canons que ce qu'il en faut pour se battre. Je l'ai rarement ouï parler en bien de quelqu'un de ses amis absens, sans glisser quelque mot à leur charge. Ce qu'elle ne voyoit pas en mal, elle le voyoit en ridicule, & son ami Margency n'étoit pas excepté. Ce que je trouvois encore en elle d'insupportable étoit la gêne continue de ses petits envois, de ses petits cadeaux, de ses petits billets, auxquels il falloit me battre les flancs pour répondre, & toujours nou-

veaux embarras pour remercier ou pour refuser. Cependant, à force de la voir, je finis par m'attacher à elle. Elle avoit ses chagrins, ainsi que moi. Les confidences réciproques nous rendirent intéressans nos tête-à-têtes. Rien ne lie tant les cœurs que la douceur de pleurer ensemble. Nous nous cherchions pour nous consoler, & ce besoin m'a souvent fait passer sur beaucoup de choses. J'avois mis tant de dureté dans ma franchise avec elle, qu'après avoir montré quelquefois si peu d'estime pour son caractère, il falloit réellement en avoir beaucoup pour croire qu'elle pût sincèrement me pardonner. Voici un échantillon des lettres que je lui ai quelquefois écrites, & dont il est à noter que jamais dans aucune de ses réponses, elle n'a paru piquée en aucune façon.

*A Montmorenci le 5 Novembre 1760.*

“ Vous me dites, Madame, que  
 „ vous ne vous êtes pas bien expli-  
 „ quée, pour me faire entendre que  
 „ jem'explique mal. Vous me parlez  
 „ de votre prétendue bêtise, pour  
 „ me faire sentir la mienne : Vous  
 „ vous vantez de n'être qu'une  
 „ bonne femme, comme si vous  
 „ aviez peur d'être prise au mot,  
 „ & vous me faites des excuses  
 „ pour m'apprendre que je vous en  
 „ dois. Oui, Madame, je le fais bien;  
 „ c'est moi qui suis une bête, un  
 „ bon-homme, & pis encore s'il est  
 „ possible; c'est moi qui choisis mal  
 „ mes termes, au gré d'une belle  
 „ Dame françoise, qui fait autant  
 „ d'attention aux paroles, & qui  
 „ parle aussi bien que vous. Mais  
 „ considérez que je les prends dans  
 „ le sens commun de la langue,  
 „ sans être au fait ou en souci des

„ honnêtes acceptions qu'on leur  
 „ donne dans les vertueuses socié-  
 „ tés de Paris. Si quelquefois mes  
 „ expressions sont équivoques, je  
 „ tâche que ma conduite en déter-  
 „ mine le sens. „ &c. Le reste de la  
 lettre est à-peu-près sur le même  
 ton.

C....., entreprenant, hardi jus-  
 qu'à l'effronterie, & qui se tenoit  
 à l'affut de tous mes amis, ne  
 tarda pas à s'introduire en mon  
 nom chez Mde. de V.....n, &  
 y fut bientôt, à mon insçu, plus  
 familier que moi-même. C'étoit  
 un singulier corps que ce C.....  
 Il se présentoit de ma part chez  
 toutes mes connoissances, s'y éta-  
 blissoit, y mangeoit sans façon.  
 Transporté de zèle pour mon ser-  
 vice, il ne parloit jamais de moi que  
 les larmes aux yeux : mais quand  
 il me venoit voir, il gardoit le plus

profond silence sur toutes ces liaisons & sur tout ce qu'il favoit devoir m'intéresser. Au lieu de me dire ce qu'il avoit appris, ou dit, ou vu qui m'intéressoit; il m'écoutoit, m'interrogeoit même. Il ne favoit jamais rien de Paris que ce que je lui en apprenois: enfin, quoique tout le monde me parlât de lui, jamais il ne me parloit de personne: il n'étoit secret & mystérieux qu'avec son ami; mais laissons quant à présent, C..... & Mde. de V.....n. Nous y reviendrons dans la suite.

Quelque temps après mon retour à Mont-Louis, La Tour, le peintre, vint m'y voir, & m'apporta mon portrait en pastel, qu'il avoit exposé au salon il y avoit quelques années. Il avoit voulu me donner ce portrait que je n'avois pas accepté. Mais Mde. D'.....y qui m'avoit donné le sien & qui vouloit

avoir celui-là, m'avoit engagé à le lui redemander. Il avoit pris du temps pour le retoucher. Dans cet intervalle vint ma rupture avec Mde. D'.....y; je lui rendis son portrait, & n'étant plus question de lui donner le mien, je le mis dans ma chambre au petit château. M. de Luxembourg l'y vit & le trouva bien; je le lui offris, il l'accepta, je le lui envoyai. Ils comprirent lui & Mde. la Maréchale, que je serois bien aise d'avoir les leurs. Ils les firent faire en miniature de très-bonne main, les firent enchasser dans une boîte à bonbons, de cristal de roche, montée en or, & m'en firent le cadeau d'une façon très-galante, dont je fus enchanté. Mde. de Luxembourg ne voulut jamais consentir que son portrait occupât le dessus de la boîte. Elle m'avoit reproché plusieurs fois que j'aimois

mieux M. de Luxembourg qu'elle, & je ne m'en étois point défendu, parce que cela étoit vrai. Elle me témoigna bien galamment, mais bien clairement, par cette façon de placer son portrait, qu'elle n'oublioit pas cette préférence.

Je fis à-peu-près dans ce même temps, une sottise qui ne contribua pas à me conserver ses bonnes grâces. Quoique je ne connusse point du tout M. de *Silhouette*, & que je fusse peu porté à l'aimer, j'avois une grande opinion de son administration. Lorsqu'il commença d'appesantir sa main sur les financiers, je vis qu'il n'entamoit pas son opération dans un temps favorable; je n'en fis pas des vœux moins ardens pour son succès; & quand j'appris qu'il étoit déplacé, je lui écrivis dans mon intrépide étourderie, la lettre suivante, qu'assurément je n'entreprends pas de justifier.

*A Montmorenci le 2 Décembre 1759.*

„ Daignez, Monsieur, recevoir  
 „ l'hommage d'un solitaire qui n'est  
 „ pas connu de vous, mais qui vous  
 „ estime par vos talens, qui vous  
 „ respecte par votre administration,  
 „ & qui vous a fait l'honneur de  
 „ croire qu'elle ne vous resteroit  
 „ pas long-temps. Ne pouvant sau-  
 „ ver l'Etat qu'aux dépens de la  
 „ capitale qui l'a perdu, vous avez  
 „ bravé les cris des gagners d'ar-  
 „ gent. En vous voyant écraser ces  
 „ misérables, je vous enviois votre  
 „ place; en vous la voyant quitter,  
 „ sans vous être démenti, je vous  
 „ admire. Soyez content de vous,  
 „ Monsieur; elle vous laisse un hon-  
 „ neur dont vous jouirez long-  
 „ temps sans concurrent. Les malé-  
 „ dictions des fripons sont la gloire  
 „ de l'homme juste.”

Mde. de Luxembourg qui favoit

que j'avois écrit cette lettre, m'en parla au voyage de Pâques; je la lui montrai; elle en souhaita une copie; je la lui donnai : mais j'ignorois en la lui donnant qu'elle étoit intéressée aux sous-fermes & au déplacement de M. Silhouette. On eut dit, à toutes mes balourdises, que j'allois excitant à plaisir la haine d'une femme aimable & puissante, à laquelle, dans le vrai, je m'attachois davantage de jour en jour, & dont j'étois bien éloigné de vouloir m'attirer la disgrâce, quoique je fisse à force de gaucheries tout ce qu'il falloit pour cela. Je crois qu'il est assez superflu d'avertir que c'est à elle que se rapporte l'histoire de l'opiate de M. Tronchin, dont j'ai parlé dans ma première partie : l'autre Dame étoit Mde. de Mirepoix. Elles ne m'en ont jamais reparlé, ni fait le moindre semblant de s'en

souvenir, ni l'une ni l'autre; mais de présumer que Mde. de L.....g ait pu l'oublier réellement, c'est ce qui me paroît bien difficile, quand même on ne sauroit rien des événemens subséquens. Pour moi, je m'étourdissais sur l'effet de mes bêtises, par le témoignage que je me rendois de n'en avoir fait aucune à dessein de l'offenser : comme si jamais femme en pouvoit pardonner de pareilles; même avec la plus parfaite certitude que la volonté n'y a pas eu la moindre part.

Cependant, quoiqu'elle parût ne rien voir, ne rien sentir, & que je ne trouvasse encore ni diminution dans son empressement, ni changement dans ses manières, la continuation, l'augmentation même d'un pressentiment trop bien fondé, me faisoit trembler sans cesse, que l'ennui ne succédât bientôt à cet engouement.

Pouvois-je attendre d'une si grande Dame une constance à l'épreuve de mon peu d'adresse à la soutenir? Je ne savois pas même lui cacher ce pressentiment sourd qui m'inquiétoit, & ne me rendoit que plus maussade. On en jugera par la lettre suivante, qui contient une bien singulière prédiction.

NB. Cette Lettre, sans date dans mon brouillon, est du mois d'Octobre 1760 au plus tard.

„ Que vos bontés sont cruelles!  
 „ Pourquoi troubler la paix d'un  
 „ solitaire, qui renonçoit aux plai-  
 „ sirs de la vie pour n'en plus sentir  
 „ les ennuis? J'ai passé mes jours  
 „ à chercher en vain des attache-  
 „ mens solides. Je n'en ai pu for-  
 „ mer dans les conditions auxquel-  
 „ les je pouvois atteindre; est-ce  
 „ dans la vôtre que j'en dois cher-  
 „ cher? L'ambition, ni l'intérêt ne  
 „ me tentent pas, je suis peu vain,  
 „ peu

„ peu craintif; je puis résister à  
 „ tout, hors aux caresses. Pourquoi  
 „ m'attaquez-vous tous deux par  
 „ un foible qu'il faut vaincre, puis-  
 „ que dans la distance qui nous sé-  
 „ pare, les épanchemens des cœurs  
 „ sensibles ne doivent pas rappro-  
 „ cher le mien de vous? La recon-  
 „ noissance suffira-t-elle pour un  
 „ cœur qui ne connoît pas deux  
 „ manières de se donner, & ne se  
 „ sent capable que d'amitié? D'ami-  
 „ tié, Madame la Maréchale! Ah!  
 „ voilà mon malheur! Il est beau  
 „ à vous, à M. le Maréchal, d'em-  
 „ ployer ce terme: mais je suis  
 „ insensé de vous prendre au mot.  
 „ Vous vous jouez, moi je m'atta-  
 „ che; & la fin du jeu me prépare  
 „ de nouveaux regrets. Que je hais  
 „ tous vos titres, & que je vous  
 „ plains de les porter! Vous me  
 „ semblez si dignes de goûter les

Tome IV.

M

„ charmes de la vie privée! Que  
 „ n'habitez-vous Clarens! J'irois y  
 „ chercher le bonheur de ma vie:  
 „ Mais le château de Montmorenci,  
 „ mais l'hôtel de Luxembourg!  
 „ Est-ce là qu'on doit voir Jean  
 „ Jacques? Est-ce là qu'un ami de  
 „ l'égalité doit porter les affections  
 „ d'un cœur sensible qui, payant  
 „ ainsi l'estime qu'on lui témoigne,  
 „ croit rendre autant qu'il reçoit?  
 „ Vous êtes bonne & sensible aussi;  
 „ je le fais, je l'ai vu; j'ai regret  
 „ de n'avoir pu plutôt le croire:  
 „ mais dans le rang où vous êtes,  
 „ dans votre manière de vivre, rien  
 „ ne peut faire une impression du-  
 „ rable, & tant d'objets nouveaux  
 „ s'effacent si bien mutuellement  
 „ qu'aucun ne demeure. Vous m'ou-  
 „ blierez, Madame, après m'avoir  
 „ mis hors d'état de vous imiter.  
 „ Vous aurez beaucoup fait pour

„ me rendre malheureux, & pour  
 „ être inexcusable. „

Je lui joignois-là M. de Luxem-  
 bourg, afin de rendre le compli-  
 ment moins dur pour elle; car,  
 au reste, je me sentoissûr de  
 lui, qu'il ne m'étoit pas même venu  
 dans l'esprit une seule crainte sur  
 la durée de son amitié. Rien de ce  
 qui m'intimidoit de la part de Mde.  
 la Maréchale ne s'est un moment  
 étendu jusqu'à lui. Je n'ai jamais  
 eu la moindre défiance sur son ca-  
 ractère, que je savois être foible,  
 mais sûr. Je ne craignois pas plus  
 de sa part un refroidissement, que  
 je n'en attendois un attachement  
 héroïque. La simplicité, la familia-  
 rité de nos manières l'un avec l'au-  
 tre marquoit combien nous comp-  
 tions réciproquement sur nous. Nous  
 avions raison tous deux: j'hono-  
 rerai, je chérirai tant que je vivrai